

Zeitschrift:	Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	34 (2013)
Rubrik:	Integrative Dynamiken und lokale Identifikationen = Dynamiques intégratives et identifications locales

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IV. Dynamiques et identifications dans l'installation

1. Les dynamiques et les identifications dans l'installation

Integrative Dynamiken und lokale Identifikationen Dynamiques intégratives et identifications locales

André Gobet

Les dernières années, les recherches d'ethnologie urbaine ont montré que les identifications et les identifications à l'égard de l'identité locale sont le cœur de l'expérimentation sociale au quotidien. Les modes d'emploi les plus fréquents. En effet, 71,4% d'habitants interrogés (33% de français) étaient recrutés dans une situation d'emploi équivalente aux trois autres échantillons employés. Autres jeunes (17-29 ans) : 54,9% étaient en situation de lycéen, 34,9% étaient pour la plupart d'un autre lieu que celui dans lequel ils ont été recrutés pour un travail, à 85% pour des emplois de moins de trois mois. Peu de ces jeunes n'habitaient pas le territoire, donc 46% avaient rejoint d'une autre région de l'antenne, soit donc ceux qui, pour échapper aux contraintes d'usage sur le territoire d'origine, ont dû se déplacer et habiter temporairement le lieu de leur emploi. À partir d'une recherche menée dans la petite station¹ balnéaire de Belle-Plage,² cet article souhaite examiner la manière dont les communautés en situation peuvent concevoir de façon différenciée avec ce lieu de travail et de résidence temporaire. Une particularité est ici plus spectaculaire : celle des habitanteres moins mobiles.³ Vivant dès enfance, en très nombreux pourcentages en permanence

1. Après le règlement d'« échappé » de la communauté des jeunes et les années consécutives d'absence, nous répondons du 29 avril 1992, l'emploi est chargé de son caractère temporaire, le temps de temps, ou il est associé à un endroit éloigné d'au-delà du village, que ce soit temporairement ou l'ensemble des années ou des mois de son existence, c'est-à-dire indépendamment de la volonté des employeurs, et que les jeunes continuent en effet à être à ce moment dans l'activité. Ces deux éléments sont, malgré les variations, l'ordre de l'essentiel. Pour les Belges, 62,9% étaient dans ce deuxième type de situations, et 37,1% dans le premier. 4-5.
2. Chambre Maritime. Sur le territoire national, ce pourcentage passe au fil d'au moins 24 ans, respectivement au moins 40,6% (échantillon d'ouvriers) et 50,7% (échantillon de 14-19 ans).
3. Belle-Plage appartenait à la catégorie des « communautés de banlieue » en milieu urbain pour les travailleurs (1-3) rencontrées par les institutions associatives pour répondre au besoin des jeunes, mais cela dans leur fonctionnement par une identification continue et permanente avec l'antenne temporaire. L'implantation et l'impact sur le plan social plus ou moins important dans cette dimension d'habitat peuvent évidemment être très différents (comme dans le cas de l'habitat temporaire dans les villes belges). Pour l'ordre 7, Belges envoient, Paul Hiel, 1992, pp. 23-25.
4. Voir *Locality and belonging in youth*.
5. D'après l'indicateur qui j'ai pu utiliser pour approximer ce résultat, en distinguant à Belle-Plage trois groupes de population : priorité communautaire française, relais communautaire et résidentiel. L'indicateur d'un emploi nécessaire et au quotidien (3% de la population) indique que, sur les 1000 personnes interrogées, 40% d'habitants et 30% des travailleurs ont un emploi de cette nature. Les communautés en emploi communautaire étaient l'ordre de 1/3 et d'autres types d'emploi étaient de l'ordre de 2/3.

Entre mobilités saisonnières et carrière d'installation permanente: trois manières d'habiter l'espace-temps saisonnier estival

Aurélien Gentil

En 2005, on estimait en France à 420 000 le nombre d'emplois saisonniers¹ directement ou indirectement liés à l'activité touristique.² C'est sur la côte atlantique que l'amplitude saisonnière du nombre d'emplois fut la plus forte.³ En 2006, 24 400 salariés saisonniers (55% de femmes) furent recrutés entre mai et septembre dans la région aquitaine aux trois quarts comme employés. Assez jeunes, 50% d'entre eux avaient moins de 22 ans. Ils venaient pour la plupart d'un autre lieu que celui dans lequel ils ont dû résider pour travailler, à 85% pour des contrats de moins de trois mois. Près de la moitié n'habitaient pas le littoral, dont 46% arrivant même d'une autre région.⁴ Nombreux sont donc ceux qui, pour «faire une saison d'été» sur le littoral atlantique, ont dû se déplacer et habiter temporairement le lieu de leur emploi. A partir d'une recherche menée dans la petite «station»⁵ balnéaire de Belle-Plage,⁶ cet article voudrait examiner la manière dont les saisonniers du tourisme peuvent composer de façon différenciée avec ce lieu de travail et de résidence temporaire. Une population est ici plus spécialement visée, celle des bi-saisonnières mobiles.⁷ Vivant des saisons, on les retrouve généralement en montagne

1 D'après le règlement n° 1408/71 de la Communauté Européenne et la circulaire ministérielle «Questions-réponses» du 29 août 1992, l'emploi est catégorisé comme saisonnier lorsqu'il est limité dans le temps, qu'il correspond à un accroissement d'activité cyclique, que cet accroissement est fonction du rythme des saisons ou des modes de vie collectifs, c'est-à-dire indépendant de la volonté des employeurs, et que les tâches confiées au salarié sont liées à cet accroissement d'activité.

2 Saskia Cousin et Bertrand Réau, *Sociologie du tourisme*, Paris: La Découverte, 2009.

3 Brigitte Baccaini, Gwenaëlle Thomas et Abdel Khiati, «L'emploi salarié dans le tourisme: une nouvelle estimation», in: *INSEE Première* 1099 (2006) pp. 1–4.

4 Florence Mathio, «Sur le littoral aquitain, le tourisme procure un job d'été à 24 400 saisonniers en 2006», in: *INSEE Aquitaine e-Dossier* 1 (2010) pp. 1–15.

5 Belle-Plage appartient à la catégorie des «stations»: des lieux créés *ex nihilo* «par et pour les touristes [...] structuré(s) par les infrastructures nécessaires pour répondre au besoin des touristes», marqués dans leur fonctionnement par une «discontinuité spatiale et socio-économique avec l'environnement», l'implication «d'acteurs ou de promoteurs plus ou moins nombreux» et une «fonction d'hébergement essentielle». D'après la typologie des lieux touristiques présentée dans Equipe MIT, *Tourisme I, lieux communs*, Paris: Belin, 2008, pp. 221–222.

6 Voir encadré méthodologique en annexe.

7 D'après l'enquête que j'ai pu réaliser par questionnaires durant l'été 2006, on distingue à Belle-Plage trois grandes catégories de salariés saisonniers lorsque l'on retient comme critère discriminant l'expérience d'un emploi hivernal lié au tourisme: 20% de bi-saisonnières mobiles (ils ont fait «au moins» une saison d'hiver), 40% d'étudiants (c'est pour eux un job d'été) et 40% de poly-actifs (ils cumulent un emploi saisonnier durant l'été et d'autres types d'emplois durant le reste de l'année).

durant l'hiver et sur les côtes pendant l'été. Leur relation à l'emploi, à l'espace et au temps, marquée par l'instabilité et la discontinuité, peut être qualifiée de «précaire». ⁸ A l'image des «migrants temporaires» de l'industrie et de l'agriculture qui sillonnaient la France du 19^{ème} siècle depuis leur campagne,⁹ les bi-saisonniers sont largement dépendants, à l'ère du marché des services de loisirs, des variations saisonnières de la demande en main-d'œuvre. Ainsi les logiques de déploiement spatiales et temporelles des pratiques touristiques, fruit de «l'avènement des loisirs»,¹⁰ dessinent leur «territoire circulatoire».¹¹ Cette «circulation» et les modes d'ancrage qu'elle détermine peuvent toutefois revêtir des formes et des sens multiples selon les individus.¹² Alors que la mobilité spatiale et professionnelle tend à s'imposer comme norme et valeur dominante,¹³ l'approche ethnographique du cas des bi-saisonniers offre une possibilité intéressante d'interroger la variabilité du rapport pratique et symbolique que des individus contraints de se déplacer pour travailler peuvent entretenir, sur un plan synchronique et diachronique, avec un même lieu d'activité et de résidence temporaire. A l'aune d'une réflexion envisageant la mobilité «comme l'ensemble des techniques et des comportements qui permettent l'accès à des ressources sociales désirées»,¹⁴ c'est l'occasion d'appréhender *in situ*, à l'articulation de déterminants structurels et de logiques individuelles, les contraintes et les marges de manœuvre qu'engage pour les bi-saisonniers la pratique d'un «habiter multilocal».¹⁵ Comment s'approprient-ils le lieu qu'ils investissent pour travailler durant l'été? A travers quelles formes d'ancrage, de sociabilité, et quels schèmes de perception construisent-ils leurs repères dans la discontinuité? Quelle place tient Belle-Plage dans la configuration de leur réseau de relations? Dans quelle mesure ce lieu peut-il peser sur la (trans)formation de leurs manières d'être, de faire et de penser? En quoi l'expérience de cette «espèce d'espace»¹⁶ peut-elle infléchir leur trajectoire? Pourquoi et comment cer-

8 Patrick Cingolani, *La précarité*, Paris: PUF, 2005.

9 Abel Chatelain, *Les migrants temporaires en France de 1800 à 1914: histoire économique et sociale des migrants temporaires des campagnes françaises au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle*, 2 vol., Villeneuve-d'Ascq: Université de Lille III, 1976-1977.

10 Alain Corbin, dir., *L'avènement des loisirs. 1850-1960*, Paris: Aubier, 1995.

11 Alain Tarrius, *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, Identités, Territoires*, Paris: l'Aube, 2000.

12 Marion Douarche, «Le météore, l'aspirant et le professionnel», in: *Territoire* 435 (2003) pp. 16-18.

13 Luc Boltanski et Eve Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris: Gallimard, 1999.

14 Alain Bourdin, «Les mobilités et le programme de la sociologie», in: *Cahier internationaux de Sociologie* 118 (2005) p. 9.

15 Cédric Duchêne-Lacroix, «Entre pendularité et migration, aperçu de l'habiter multilocal en Suisse», communication présentée lors du Colloque international à la chaire Quetelet, 16-18 novembre 2011), https://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/demo/documents/Duchene_Lacroix.pdf (consulté en août 2012).

16 Georges Pérec, *Espèces d'espaces*, Paris: Galilée, 1974.

tains décident-ils, avec le temps, de se procurer un logement permanent dans ce lieu d'activité estivale?

Pour tenter de répondre à ces questions, on dégagera d'abord, à la lumière de leur trajectoire d'entrée et de leur ancienneté à Belle-Plage, les trois *manières d'habiter* que les bi-saisonniers peuvent déployer dans ce lieu de travail et de résidence temporaire. Puis ces «modèles d'appropriation de l'espace»,¹⁷ isolés de façon transversale pour l'analyse, seront ensuite resitués sur un plan longitudinal dans la dynamique d'évolution du réseau de sociabilité des bi-saisonniers et leur *carrière d'installation permanente* dans la vie d'un lieu touristique particulier. On entend par là étudier le processus séquentiel menant l'individu à franchir, à partir de sa première expérience d'un lieu d'activité saisonnière, différentes étapes le menant à terme à rationaliser et à justifier pleinement son mode de vie et les relations qui l'attachent à ce lieu.¹⁸ Un processus ayant amené certains bi-saisonniers, au fil de leurs expériences, à se «stabiliser» dans le temps et dans l'espace en se procurant un logement permanent à Belle-Plage ou dans ses environs.¹⁹

Trois manières d'habiter l'espace-temps saisonnier: les ambulants, les habitués et les locaux

Parallèlement au poids des déterminants sociaux classiques (âge, sexe, catégorie socioprofessionnelle, origine sociale) pesant sur la différenciation des pratiques et des représentations individuelles, l'étude des modes d'appropriation différenciés de Belle-Plage par les bi-saisonniers mobiles révèle l'influence d'autres facteurs. Ainsi, nous voudrions montrer comment la trajectoire d'entrée et l'ancienneté dans ce lieu d'activité saisonnière peuvent déterminer la manière de l'habiter. Pour ce faire, nous isolerons trois formes *idéal-typiques*²⁰ de rapport à Belle-Plage, correspondant à trois modèles d'individus: les *ambulants*, les *habitués* et les *locaux*.²¹

17 Yves Graftmeyer et Jean-Yves Authier, *Sociologie urbaine*, Paris: Armand Colin, 2008) p. 44.

18 On rejoint là une définition de la «carrière» devenue célèbre: «[...] Cette notion désigne les facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu. [...]», Howard Becker, *Outsiders. Etude de sociologie de la déviance*, Paris: Mératlié, 1985, p. 48.

19 Parmi les 26 bi-saisonniers mobiles interrogés en 2007, 12 se sont procuré depuis un logement permanent à Belle-Plage ou dans ses environs. Ainsi, entre 2008 et 2010 ma présence sur le terrain m'a offert l'opportunité de mener un suivi longitudinal de ces carrières d'installation.

20 Il s'agit ici, comme le proposait Max Weber de construire à partir de notre matériau empirique différents idéaux types «[...] en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre, par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement pour former un *tableau de pensée homogène* (einheitlich)», Max Weber, *Essai sur la théorie de la science*, Paris: Presses pocket, 1992, p. 172.

21 Cette typologie a pu être élaborée à partir de mes observations et de l'analyse des entretiens semi-directifs (2 à 7 heures) que j'ai menés avec 10 femmes et 16 hommes bi-saisonniers en activité durant

Les ambulants

Résidant durant des périodes plus courtes que les autres bi-saisonniers (2/3 mois), les ambulants marquent par leur présence la séquence durant laquelle la densité dynamique²² du village est la plus forte (juillet/août). C'est pour la plupart leur première saison à Belle-Plage. Généralement qualifiés dans un métier du tourisme, le rapport qu'ils entretiennent à ce lieu de résidence temporaire est déterminé par le fait d'être arrivés «au hasard» de leur recherche d'emploi. Cette trajectoire d'entrée dans la vie du lieu pèse à différents niveaux sur les formes et la nature des sociabilités locales qu'ils vont déployer.

La position géographique de leur logement est rarement le résultat d'un choix, du moins d'une anticipation. Entrés par le biais de leur recherche d'emploi dans un lieu qu'ils ne connaissaient pas (ou peu) ou dans lequel ils ne pensaient pas revenir a priori, ils sont amenés à résider dans le logement fourni par leur employeur ou dans les logements disponibles pour les travailleurs saisonniers au moment de leur arrivée. Ainsi, si certains ambulants vivent au cœur de la station, plusieurs d'entre eux trouvent à se loger à distance du centre. Les ambulants, plus que les autres, habitent des tentes, des caravanes ou des camions. Leur espace d'habitation est souvent peu propice de par sa taille, sa configuration et les fonctionnalités qu'il offre pour recevoir ou héberger des amis ou des membres de leur famille. Logeant rarement seuls, ils partagent généralement leur logement ou leur zone d'habitation (camping) avec des collègues de travail ou d'autres ambulants. Leur cercle de relations à l'échelle du lieu est principalement composé par ces cohabitants avec qui ils passent la plupart de leur temps, au travail comme en dehors. L'éventail des commerces qu'ils fréquentent, notamment les bars, est assez large. Ils n'ont pas intégré les critères de hiérarchisation et de sélection des lieux de sociabilité du village qui déterminent les autres saisonniers dans leurs pratiques. Leur situation de logement et «l'entre-soi» qu'elle alimente engendrent chez eux un sentiment de distance par rapport aux saisonniers plus anciens. Loin de donner le «ton», ils tiennent plutôt une position de spectateur. S'ils participent avec plaisir aux différents événements formels ou informels (sportifs, culturels ou festifs) animant la vie du lieu, ils en sont rarement les instigateurs ou les organisateurs.

l'été 2007 à Belle-Plage. Elle mobilise et articule des dimensions objectives relevant du *profil socio-démographique* et des *formes d'ancrage* caractérisant ces individus et le *rapport subjectif* qu'ils entretiennent avec leur situation, Belle-Plage et sa population. Parmi les 26 interrogés (soit 75% des bi-saisonniers mobiles dénombrés en 2007 dans le village) j'ai pu finalement distinguer, d'après ces critères, 8 ambulants, 13 habitués et 5 locaux. Si parmi eux certains étaient issus d'une famille possédant un logement sur place (5/26), la plupart venait d'une autre région (19/26) ou d'un autre département aquitain (2/26).

22 Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, 9^{ème} éd., Paris: PUF, 1997 [publié la première fois en 1895].

De façon générale, la trajectoire d'entrée des ambulants dans la vie saisonnière de Belle-Plage participe au déploiement de sociabilités «externes»²³ centrées sur leurs collègues de travail et les espaces de sociabilité du bourg (rue principale, plage, commerces). Leur logement semble tenir un rôle principalement fonctionnel, servant surtout de lieu de repos. Recevant et hébergeant peu, les ambulants ne s'approprient pas leur logement comme un véritable «chez soi».²⁴ Au-delà de l'échelle de leur lieu d'activité saisonnière estivale, le réseau de sociabilité des ambulants s'inscrit dans une pluralité d'espaces et paraît assez labile. Le dessin du réseau de liens «forts»²⁵ tissés et entretenus par les plus expérimentés (plus de 22 ans) est souvent déterminé par leur expérience de la mobilité saisonnière. Ainsi, la plupart de ceux qu'ils considèrent comme leurs amis ont été rencontrés dans d'autres espaces de saison. Il est d'ailleurs fréquent pour eux durant l'intersaison de rendre visite à ces proches. Les plus jeunes seront eux, pour la plupart, encore largement attachés aux liens familiaux et amicaux qu'ils ont tissés dans leur lieu d'origine. Un lieu où ils disent «se poser» généralement à l'intersaison.

Les ambulants mobilisent peu les catégories indigènes de perception et de qualification du lieu. S'ils apprécient le cadre naturel (forêt, océan, vagues, plage), ils semblent moins que les autres bi-saisoniers avoir construit un rapport enchanté et mythifiant à Belle-Plage. C'est avant tout un lieu de travail, d'apprentissage professionnel et d'amusement, agréable certes, mais qu'ils ne considèrent pas comme unique et irremplaçable. Ils se disent «de passage» et n'envisagent pas, a priori, de revenir pour les saisons suivantes. Si les jeunes ambulants évoquent peu les désagréments d'un rapport discontinu au temps et à l'espace et mettent en avant les attraits d'une vie nomade et festive, faite de rencontres et d'expériences nouvelles, l'exercice prolongé des saisons semble toutefois, pour les plus expérimentés, se traduire par le projet de se stabiliser. Pourquoi pas dans un lieu touristique saisonnier auquel, avec le temps, ils se seraient habitués?

Les habitués

Les habitués s'installent majoritairement pour un temps dépassant largement la pleine période d'activité touristique (4/7 mois). Ils ont travaillé et résidé à Belle-Plage au moins quatre saisons estivales. Plus ceux-ci sont anciens dans la vie du lieu plus leur période de résidence tend à être longue. Plus âgés en moyenne (plus

23 Michel Forsé, «La sociabilité», in: *Economie et statistiques* 132 (1981) pp. 39–48.

24 Perla Serfaty-Garzon, «Le chez-soi: habitat et intimité», in: *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*, dir. par Marion Segaud, Jacques Brun et Jean-Claude Driant, Paris: Armand Colin, 2003, pp. 63–69.

25 Mark Granovetter, «The Strength of Weak Ties», in: *American Journal of Sociology* 78:6 (1973) pp. 1360–1380.

de 22 ans) que les autres bi-saisonniers, ils n'étaient pas, pour la plupart, qualifiés pour l'emploi qu'ils occupent désormais. Ils sont majoritairement entrés dans la vie du lieu par le biais d'un ami, d'une connaissance ou d'un membre de leur famille élargie leur ayant conseillé de venir faire une saison à Belle-Plage. Des contacts qui les ont aidés dans bien des cas, pour leur première saison à Belle-Plage, à trouver un emploi et un logement sur place. Plus que l'argent que leur apporte leur emploi, ils mettent en avant leur degré d'attachement au lieu et à sa population pour expliquer et légitimer leur présence. Ils apprécient la forte interconnaissance qui régit les formes de sociabilité locales et la possibilité qui leur est offerte de tisser et d'entretenir certaines relations d'amitié.

La position géographique de leur logement exprime cette fois-ci le résultat d'un choix, du moins d'une démarche anticipatrice. Ils ont pu négocier leur venue et réserver, en s'appuyant sur leur connaissance du lieu et sur leur réseau local de relations, le logement qui, parmi ceux disponibles, leur convenait le plus. Dans tous les cas, le choix de la position géographique de leur logement s'articule avec le rapport qu'ils entretiennent avec la vie de la station. Ceux qui souhaitent profiter au maximum de l'animation de Belle-Plage prendront, lorsqu'ils le peuvent, un logement situé au centre du village alors que ceux, souvent les plus anciens, qui veulent pouvoir couper avec la frénésie de la vie saisonnière se logent à distance des zones les plus animées. Une même position géographique d'habitation ne prend pas la même signification et n'engendre pas les mêmes pratiques selon le type de saisonnier. Les habitués vivent généralement dans des logements en dur, de petits appartements, parfois même des maisons. Ils louent dans la plupart des cas leur logement à titre personnel mais peuvent aussi être logés par leur employeur ou un ami saisonnier habitant un logement familial. Leur logement est approprié comme un «chez soi» ou un «chez nous» pour ceux qui vivent en couple. Décoré, personnalisé, aménagé, il devient leur principal point d'ancrage au lieu. Ne possédant, dans la plupart des cas, pas de logement qu'ils considèrent comme permanent, ce «chez soi» temporaire représente pour eux un point de stabilisation spatio-temporel essentiel. Ainsi, les sociabilités à l'intérieur et autour du logement sont directement liées à la place que celui-ci tient dans la trajectoire des individus. Ils peuvent recevoir de manière plus ritualisée, préparer un repas pour leurs amis saisonniers, et parfois héberger des amis ou des membres de leur famille. Ils déplient une sociabilité «interne»,²⁶ leur logement étant conçu comme un espace confortable, un espace de retrait et de préservation de leur vie privée. Leur réseau local de relations est plus élargi et diversifié que celui des ambulants. Avec le temps, ils ont pu nouer des relations d'amitié avec d'autres habitués, avec certains commerçants, avec des

26 *Ibid.*

vacanciers revenant chaque année ou de simples résidents. Leur réseau de liens forts tend de plus en plus à correspondre au cercle d'amis qu'ils ont pu se faire durant les saisons menées à Belle-Plage. Si certains entretiennent quelques relations durant les intersaisons avec les membres de leur famille et leurs amis de longue date, il s'avère qu'avec le temps et les saisons passées dans un même lieu la fréquence et l'intensité de ces relations diminuent. Si certains ont noué des liens d'amitié dans d'autres lieux de saison investis durant l'hiver, c'est à Belle-Plage que le noyau dur de leur réseau de relations est ancré.

Souvent plus âgés, les habitués portent un regard ambivalent sur leur mode d'existence. D'un côté, ils revendentiquent une situation d'emploi et un mode de vie extraordinaires. Ils estiment être à l'écart des préoccupations et des temporalités routinières des gens «normaux» et souhaitent avant tout profiter pleinement des lieux dans lesquels ils sont amenés à s'inscrire, notamment à travers leurs pratiques festives et sportives. D'un autre côté, le regard qu'ils portent sur leur situation devient plus nuancé avec l'expérience. Ils expriment plus clairement que les jeunes ambulants une distance critique vis-à-vis de leur situation et la projection, plus ou moins élaborée, qu'ils se font de leur avenir. Ainsi, ils conçoivent l'activité saisonnière comme tenable, à condition de pouvoir se stabiliser à Belle-Plage ou dans ses environs dans un logement «à l'année» où ils pourront «se poser» en dehors de leurs périodes de travail avec toutes les affaires (vêtements, meubles, etc.) qu'ils transportent d'une saison à l'autre. Cette projection articule dans bien des cas l'idée de poursuivre un certain temps les saisons hivernales en montagne et la tentative d'ouvrir ou de reprendre un commerce estival lié au tourisme inscrit localement.

Avec le temps, les habitués ont intériorisé les catégories indigènes de perception et de qualification de Belle-Plage. Cette incorporation tend à renforcer leur attachement au lieu et leur souhait de s'y installer pour peut-être y tenir un commerce. Ils revendentiquent la «différence» entre ce village et d'autres lieux côtiers, une différence qu'il s'agit de protéger. Ils décrivent le lieu comme un espace à l'abri d'un tourisme trop envahissant et offrant un cadre naturel particulièrement agréable. Un espace élu pour son ambiance et son côté préservé. Avec l'expérience, ils ont finalement intégré la méfiance que les plus anciens habitants/commerçants peuvent exprimer vis-à-vis d'une potentielle transformation de la morphologie du lieu.

Les locaux

Minoritaires parmi les bi-saisonnières de Belle-Plage, ils font partie des figures locales. C'est eux qui, en dehors de leur activité saisonnière hivernale, passent le plus de temps à Belle-Plage (5/8 mois). Originaires du département ou de la ré-

gion, âgés pour la plupart de moins de 25 ans, ils habitent le village depuis leur enfance et s'inscrivent en profondeur dans l'épaisseur historique nourrissant la vie du lieu. Belle-Plage est pour eux un espace «hérité» et «fondateur». ²⁷ Au-delà d'une rémunération, leur emploi saisonnier leur offre la possibilité de profiter pleinement d'un lieu dont ils ne veulent pas changer. Socialisés dans ce lieu d'activité saisonnière, il leur semble «naturel» d'y travailler durant l'été. Ainsi, ils mettent en avant leur origine locale pour légitimer leur situation.

Les locaux disposent plus que les autres de ressources localisées (économiques, pratiques et symboliques) compensant l'instabilité inhérente à la condition de salarié mobile du tourisme. Leur situation d'emploi et leur projection dans le travail saisonnier sont étroitement liées à leur ancrage local. Ils ont tous pu s'appuyer sur leur réseau familial ou amical pour trouver un emploi à Belle-Plage. Certains sont enfants de commerçant(s) et reproduisent la position de leurs parents en s'investissant dans l'entreprise familiale. D'autres sont salariés par leurs amis ou des membres de leur famille élargie. Ils restent fidèles à leur emploi qu'ils reprennent chaque année. Qualifiés ou non, ils estiment que cet emploi leur offre l'opportunité de mobiliser, d'assimiler et de parfaire certains savoir-faire professionnels, mais surtout qu'il leur permet de travailler avec leurs proches dans un cadre qu'ils apprécient. Satisfaits dans l'ensemble de leur situation d'emploi et de leurs conditions de travail, ils entretiennent des liens forts avec leurs employeurs et leurs collègues habitués des lieux qu'ils côtoient fréquemment en dehors du cadre de leur travail et de la période estivale.

Certains habitent le logement familial. Cette situation offre plusieurs avantages. C'est d'abord pour eux un atout financier. Les revenus qu'ils peuvent espérer durant la saison estivale ne sont pas amputés d'un loyer. Ensuite, ce logement, généralement plus spacieux et confortable que ceux investis temporairement par les autres saisonniers, offre des conditions d'habitat moins contraignantes. Il permet à certains, de par sa taille et sa configuration, de recevoir et de loger plus facilement et plus régulièrement des amis vacanciers ou d'autres saisonniers de Belle-Plage en mal de logement. Le logement familial peut jouer parfois le rôle de relais pour des amis venus mener une saison à Belle-Plage n'ayant pas encore trouvé d'emploi et/ou de logement. Solidaires, certains locaux peuvent ainsi pallier le manque de logements disponibles ou la difficulté d'en trouver par leur accueil temporaire ou permanent d'autres saisonniers. Ce logement peut, de plus, être un relais important des sociabilités alimentant la vie du lieu et de la population saisonnière. Les fêtes, les repas, les jeux (parties de cartes, jeux vidéo) ou les discussions se

27 Anne Gotman, «Géographies familiales, migrations et générations», in: *La famille et ses proches. L'aménagement des territoires*, dir. par Isabelle Bertaux Wiame et al., Paris: PUF, 1999, pp. 69–133.

déroulant fréquemment dans cet espace accueillant offrent la possibilité à de nombreux saisonniers de se rencontrer ou de renforcer les liens qui les unissent. La position symbolique des hôtes locaux s'en trouve valorisée. Bien sûr, il est important de préciser que la place du logement familial dans le déploiement de ces formes de sociabilité dépend largement du degré de présence et de tolérance des autres membres de la famille, notamment des parents généralement propriétaires des lieux. Le logement familial est un espace privé dont l'accès reste sélectif. Ainsi, il offre aux locaux plus d'intimité et la possibilité de rompre plus nettement avec la frénésie de la vie saisonnière.

D'autres locaux décident toutefois de quitter le logement familial durant la saison estivale pour investir un logement qu'ils partagent avec leurs proches. Souvent plus jeunes, il s'agit pour eux d'expérimenter une nouvelle forme de cohabitation. Dans ce cas, ils préparent leur saison et organisent assez tôt leur installation. Ils peuvent ainsi aménager et personnaliser leur logement et se bricoler plus facilement un espace d'intimité. Ce «chez soi» tient là encore une place importante dans leurs sociabilités. Il permet de recevoir des amis, des voisins, d'héberger leur(s) rencontre(s) amoureuse(s) estivale(s), d'organiser des fêtes et des repas.²⁸ Comme les habitués, les locaux déploient en dehors de leur temps de travail des sociabilités internes.

De façon générale, leur réseau de sociabilité traduit la profondeur historique de leur ancrage à Belle-Plage. Ils entretiennent des liens intenses et fréquents avec les commerçants les plus anciennement établis, les saisonniers et les vacanciers les plus familiers du lieu. Leur réseau de sociabilité semble plus «exclusif» que celui des autres saisonniers, notamment celui des habitués dont le processus d'intégration dans la vie du village a été alimenté par la formation et l'entretien d'un réseau de liens plus souple et ouvert. Cultivant une forme de «culture de la frontière»,²⁹ Belle-Plage est devenu pour les locaux un «mythe référent», socle de leur représentation des autres lieux touristiques saisonniers de la côte atlantique, et plus généralement du monde urbain. Conçu comme «un monde à dimensions humaines, où l'individu a une place reconnue et des repères pour s'orienter»³⁰, Belle-Plage est pour eux le territoire revendiqué d'un «entre nous» (commerçants et habitants les

28 La plupart des bi-saisoniers locaux rencontrés à Belle-Plage en 2007 ont depuis lors quitté de façon permanente le logement familial pour investir une habitation située dans le village ou ses environs qu'ils ont pu trouver par le biais de leurs connaissances. Une habitation qu'ils louent toute l'année même s'ils continuent à partir en saison d'hiver. En couple et/ou en colocation, les locaux se sont tous installés avec d'autres saisonniers originaires du lieu ou habitués.

29 Freddy Raphaël, «Anthropologie de la frontière. Culture de la frontière, culture-frantière», in: *Mobilité et Ancrages: vers un nouveau mode de spatialisation?*, dir. par Monique Hirschhorn et Jean-Michel Berthelot, Paris: L'Harmattan, 1996, pp. 79–92.

30 *Ibid.*, p. 85.

plus anciens, saisonniers habitués et locaux) dont les réseaux de sociabilité forment le canevas. Les locaux considèrent leur lieu d'origine comme un espace «magique», «protégé» et «unique», dans lequel ils projettent de rester et qu'il s'agit de préserver. Ainsi, ils rejettent l'idée d'un développement trop important de l'activité touristique du lieu qui risquerait à leurs yeux de priver Belle-Plage d'une morphologie sociale qui en fait sa singularité.

Sociabilité de mobilité versus Sociabilité de proximité

On peut finalement constater qu'il existe pour les ambulants, les habitués et les locaux des réseaux de relations contrastés qui traduisent, par leurs formes et leur localisation, des façons différenciées de composer, aux différentes étapes de leur trajectoire, avec l'instabilité et la précarité de leur situation. La configuration du réseau de relations des ambulants est alimentée par un mouvement *centrifuge*. Les formes de sociabilités qu'ils déploient durant l'été sont plutôt tournées vers l'extérieur de leur logement et marquées par une certaine labilité. Leur réseau de relations amicales et professionnelles tend à se disperser dans les différents espaces qu'ils peuvent investir durant l'année (sociabilité de mobilité): dans l'espace-temps de l'intersaison, qui se confond généralement, pour les plus jeunes, avec leur lieu d'origine et d'ancrage familial et dans d'autres lieux d'activité saisonnière pour les plus expérimentés. A l'inverse, la formation et l'entretien du réseau de sociabilité des habitués et des locaux sont travaillés par un mouvement *centripète* (sociabilité de proximité). Avec le temps et l'expérience des saisons, leur réseau professionnel, amical et familial tend à être de plus en plus ancré localement. Finalement, alors que le réseau de liens forts tissé par les habitués et les locaux tend à s'ancrer principalement dans leur lieu d'activité estivale, le réseau de liens forts des ambulants semble plutôt multi-localisé. En outre, les relations amicales, amoureuses et/ou professionnelles nouées au fil des saisons entre les bi-saisonniers mobiles se cristallisent bien souvent à travers le partage de destinations communes durant l'intersaison (à l'occasion de voyages menés en couple et/ou en groupes) et pour la période hivernale qu'ils passent en montagne.³¹ Ainsi, les liens tissés dans un lieu d'activité saisonnière prennent bien souvent des formes «délocalisées» à d'autres périodes de l'année.

31 J'ai pu suivre à deux reprises des salariés saisonniers ayant fait connaissance à Belle-Plage et s'étant déplacés ensemble vers un lieu de saison hivernal. Ainsi, j'ai pu partager et observer l'installation et la vie de deux groupes d'individus, l'un en Haute-Savoie et l'autre en Isère ayant trouvé un logement commun et, pour certains, des emplois dans les mêmes commerces. Pour la plupart «étrangers» au lieu, il était intéressant d'appréhender empiriquement la manière dont ceux-ci pouvaient s'approprier collectivement et individuellement ce nouvel «espace-temps».

Manières d'habiter et carrière d'installation permanente des bi-saisonniers

Les manières d'habiter isolées pour l'analyse doivent être maintenant resituées au regard de la *carrière d'installation permanente* des bi-saisonniers décidant de se procurer un logement «à l'année» dans leur lieu d'activité estival. Le rapport pratique et symbolique à Belle-Plage est ici saisi non pas comme une relation figée mais comme une relation évolutive qui cristallise et alimente le processus de formation et de transformation du lien que l'individu entretient avec sa situation, sa mobilité et les lieux dans lesquels son activité le guide.

Durant une première séquence, l'individu se familiarise avec l'univers saisonnier et semble principalement séduit par un mode de vie festif et nomade et/ou la possibilité de gagner de l'argent et d'assimiler certains savoir-faire (professionnels, sportifs, relationnels) dans un cadre agréable. Il développe alors un réseau de liens multi-localisés se distribuant entre un point d'ancrage familial qu'il peut investir à l'intersaison et les différents lieux d'activité touristique qu'il va habiter au fil des saisons. Sa relation aux lieux et aux populations qu'il rencontre est assez labile. Il se pense «de passage» et conçoit l'activité saisonnière comme une expérience temporaire. Puis, au fil des années, il tend à s'approprier un lieu particulier, plus spécialement celui dans lequel il a pu être introduit par un ami, une connaissance ou un membre de sa famille. Un lieu dans lequel il revient chaque saison pour une période de plus en plus longue. Cette deuxième étape se dessine alors qu'une certaine «fatigue» vis-à-vis de la mobilité se traduit par la création d'un réseau de relations de plus en plus localisé dans le lieu saisonnier «élu». Ce processus d'investissement pratique et symbolique compense bien souvent le délitement des liens affectifs, amicaux, familiaux et professionnels qui l'attachent à ses autres lieux d'ancrage et ses anciennes appartenances. Petit à petit plus attaché à la population locale, il partage avec les saisonniers habitués des lieux et les commerçants des relations de sociabilité plus fréquentes et intenses, même en dehors de la période d'activité touristique. Satisfait par la place et le rôle qui lui sont offerts dans son emploi, il revient généralement travailler fidèlement chez le même employeur. Ses liens avec son employeur et ses collègues ont ainsi tendance à renforcer son degré d'attachement au lieu en se solidifiant. Son réseau local de relations, de plus en plus diversifié, lui permet d'accéder à un logement plus confortable offrant la possibilité de recevoir et d'héberger plus facilement des amis et des membres de sa famille. Ainsi la fréquence et l'intensité des relations de sociabilité autour du logement (voisinage, réception et hébergement) traduisent une forme de re-territorialisation de ses liens amicaux et conjugaux. Il développe, au fil du temps et des liens forts qu'il va tisser et entretenir, le sentiment d'être «chez lui» et tend petit à petit à concevoir l'activité saisonnière comme durable, dans ce lieu-là. Ainsi s'établit

une certaine stabilité dans ses rythmes et ses lieux de déplacement saisonniers. Parmi ces lieux, l'un d'entre eux peut être à terme privilégié. Il représente potentiellement un lieu d'installation permanente. Cet attachement est bien souvent renforcé par la mise en ménage des bi-saisoniers qui, pour certains, scellent leur ancrage local en fondant un foyer sur place. Cette mise en ménage, couplée de la naissance d'un enfant, marque une étape importante dans la carrière d'installation des saisonniers qui, pour la plupart, arrêtent dès lors de «bouger» en montagne pour l'hiver. Ainsi au fil du temps, l'individu élabore un ensemble de pratiques, de schémes de rationalisations et de justifications l'amenant à élire un lieu comme *le* lieu dans lequel il semble légitime de s'installer. Passant d'un rapport d'ambulant au lieu à une relation d'habitué, il peut, au fil des années, en décider de se procurer un logement «à l'année» s'inscrire à terme dans la population animant la vie locale en dehors de la pleine période touristique. Cette carrière d'installation peut se traduire par différentes combinaisons de pratiques: le cumul d'emplois saisonniers salariés amenant toujours l'individu à se déplacer durant l'hiver (très souvent dans un même lieu) ou la reprise/ouverture d'un commerce saisonnier estival et l'accès hors saison à d'autres types d'emplois inscrits localement (Intérim, bâtiment, restauration ...).

Chaque manière d'habiter renvoie finalement aux différentes ressources que l'espace-temps saisonnier peut offrir face à la précarité. Si les ambulants entretiennent des sociabilités de mobilité et composent avec la discontinuité marquant leur situation en multipliant les liens et les lieux auxquels ils s'attachent, le temps et l'expérience des saisons s'articulent pour les habitués et les locaux à la formation et à l'entretien d'un réseau de sociabilité ancré localement et composé principalement de pairs saisonniers. Toutefois, une forme de réversibilité est toujours possible. Si la carrière d'installation permanente dans la vie saisonnière d'un lieu tend à guider les ambulants vers la situation des habitués, si l'instabilité de la condition saisonnière et l'affaiblissement de liens multi-localisés trouvent une réponse dans l'ancrage et l'attachement identitaire à un lieu particulier, certaines ruptures dans les biographies individuelles (problèmes professionnels, familiaux, affectifs ou de santé) peuvent engendrer un renversement de cette tendance, ceci nous rappelant l'imbrication complexe entre la relation que l'on entretient avec un espace donné et nos expériences biographiques.

Saisonnalité faite vertu?

A partir d'un travail ethnographique, cette étude voulait cerner les formes d'ancrage temporaires des bi-saisoniers mobiles du tourisme et leur pouvoir socialisant. On a pu voir en quoi l'expérience de l'espace-temps saisonnier estival façonnait

naît des manières d'être, de faire et de penser qui cristallisent et nourrissent, saison après saison, la trajectoire des individus. Ainsi, le temps de présence des bi-saisonniers, le type d'emploi qu'ils occupent, la place de leur logement dans l'économie de leurs pratiques et de leurs relations, la configuration de leur réseau de sociabilité, leur degré d'incorporation des schèmes de perception et de classification indigènes et leur degré d'attachement au lieu qu'ils investissent pour «faire la saison» doivent être saisis à la lumière de leur trajectoire d'entrée et de leur ancienneté sur la scène locale. Ce constat suggère un certain regard sur la sociologie des lieux habités temporairement et des populations se déplaçant pour y travailler. Il incite à prendre en compte les pratiques et le vécu des intermittents du lieu, à saisir à travers le sens qu'ils donnent à leur situation la manière dont ils composent avec les contraintes et les ressources que leur présence discontinue détermine. Comme le montre Jean Rémy, il est essentiel pour penser l'imbrication de plus en plus complexe entre le proche et le lointain, le nomadisme et la sédentarité, de saisir la mobilité comme une «quête de sens» portée par les positions moyennes de la société contemporaine.³² Ainsi, les formes d'ancrage saisonnières dégagées dans cette analyse traduisent la place différenciée que «l'habiter multilocal» peut tenir dans la construction des trajectoires individuelles de nos contemporains. Produit du processus dialectique articulant logique d'individuation et logiques structurelles, ces manières d'habiter illustrent différents modes de spatialisation du social. Si «[l'] ancrage peut être pour certaines personnes le point de référence à partir duquel des explorations extérieures se font. Pour d'autres, au contraire, le fait d'être de plusieurs lieux, de se sentir devenir soi-même en changeant d'espace peut constituer l'élément fondateur qui leur permet de s'investir en un lieu même provisoirement»³³ Mais quelle que soit sa manière d'habiter un lieu (saisonnier ou pas), l'individu est toujours pris dans «un double objectif où il s'agit d'articuler sédentarité et nomadisme».³⁴ Il est donc toujours question de produire des repères dans un espace à géométrie variable. En rupture avec un rapport à l'espace pensé en termes de sédentarité, le cas des bi-saisonniers mobiles du tourisme permet donc de saisir la place ambivalente et évolutive de formes d'ancrages temporaires liées à l'emploi dans la construction des individus et des groupes. Il permet de mettre au jour différentes façons pour l'individu de se construire et se définir à travers un réseau relationnel dont il devient le centre et la substitution des espaces dans lesquels ce ré-

32 Jean Rémy, «Mobilités et ancrages: vers une autre définition de la ville», in: *Mobilité et Ancrages: vers un nouveau mode de spatialisation?*, dir. par Monique Hirschorn et Jean-Michel Berthelot, Paris: L'Harmattan, 1996, pp. 135–153.

33 *Ibid.*, p. 135.

34 *Ibid.*

seau se distribue. Le sens d'un lieu, la manière de l'investir sont ainsi appréhendés à travers les liens pratiques et symboliques qui le relient à d'autres lieux.

Si les bi-saisonniers incarnent à travers leur rapport à l'emploi, à l'espace et au temps une forme d'adaptabilité et de flexibilité, chère au «nouvel esprit du capitalisme»,³⁵ la carrière d'installation permanente des plus anciens semble en exprimer les limites. Toutefois, ce processus est une réponse ambivalente à la précarité. La très forte saisonnalité de la demande en main-d'œuvre qui, comme dans de nombreuses zones vivant largement de l'activité touristique, rime avec de fortes difficultés à trouver un emploi «hors saison», laisse augurer des revenus faibles et irréguliers pour ceux qui s'installent.³⁶ Si les bi-saisonniers, en se stabilisant géographiquement, tentent de compenser les désagréments d'une vie mobile et précarisée, ne s'enferment-ils pas dans ce mouvement-même dans «un mode de vie saisonnier» qui, même ancré localement, reste soumis à l'incertitude? Ne s'agit-il pas là d'une «saisonnalité faite vertu» amenant les individus à déplacer sur une scène localisée les contraintes d'une relation discontinue et instable au monde social qu'ils ont intégrées à travers leurs expériences passées? Voilà pour le futur quelques hypothèses à creuser.

35 *Ibid.*

36 Avec un salaire horaire net de 7,90 euros en moyenne, contre 10,40 euros pour l'ensemble des salariés du littoral, les revenus que peuvent espérer les saisonniers en Aquitaine sont peu élevés, Mathio, «Sur le littoral aquitain». J'ai pu d'ailleurs constater que parmi les 26 bi-saisonniers interrogés, leur revenu mensuel moyen oscillait généralement entre 800 et 1200 euros, allant jusqu'à 1500 euros pour les cuisiniers les plus qualifiés. Ces faibles revenus encouragent (entre autres raisons) ceux qui s'installent de façon permanente à tenter l'ouverture/reprise d'un commerce saisonnier qui, dans l'idéal, leur procure plus d'argent durant la période estivale qu'une place de salarié et permet de pallier les faibles ressources qu'ils peuvent espérer hors saison.

Annexe**Méthodologie et présentation du terrain d'enquête**

Je m'appuie dans cet article sur les résultats d'un travail de terrain mené entre 2006 et 2010 dans la station balnéaire de Belle-Plage, située sur la côte atlantique, dans le département des Landes (ce lieu a été renommé pour préserver l'anonymat promis aux enquêtés dont les propos peuvent être mobilisés dans d'autres publications). Un lieu touristique caractérisé par son «ambiance familiale», un fort degré d'interconnaissance, sa capacité d'accueil relativement restreinte (environ 5000 lits) et sa morphologie (isolement géographique, superficie de moins d'1 km², faible urbanisation, activité commerciale principalement concentrée dans une rue commerçante). Le faible volume de la population saisonnière (environ 200 individus), la petite taille de ce terrain et ma possibilité d'y résider à différentes reprises durant plusieurs mois en tant que travailleur saisonnier m'ont permis d'entreprendre un travail d'observation participante à visée «monographique».

Durant l'été 2006, j'ai pu dénombrer à Belle-Plage environ 170 salariés en contrat saisonnier et 30 gérants/propriétaires de commerces dont j'ai d'abord tenté, par questionnaire, de cerner le profil sociodémographique, les parcours (professionnels, résidentiels et scolaires), la fréquence et le type de sociabilité et les représentations (du logement, de l'emploi, de l'espace-temps saisonnier ...). Dans un second temps, j'ai pu approfondir et affiner ma réflexion à partir d'observations directes et d'une série d'entretiens semi-directifs menés avec 26 bi-saisonniers mobiles travaillant à Belle-Plage durant l'été 2007. Ces entretiens portaient sur leur trajectoire, leurs pratiques et leurs représentations (du travail saisonnier, de la précarité, des lieux dans lesquels ils ont pu s'inscrire ...). Entre 2008 et 2010, ma présence sur le terrain m'a finalement offert l'opportunité de mener un suivi longitudinal des trajectoires de certains des saisonniers interrogés en 2007 encore présents à Belle-Plage et d'observer l'évolution de la morphologie sociale du lieu.

D'après l'enquête par questionnaires réalisée durant l'été 2006 (97 répondants sur les 170 salariés saisonniers dénombrés dans le bourg, soit 57% de retour), on peut dresser un portrait assez fidèle de la population saisonnière présente alors à Belle-Plage. Assez jeunes en moyenne (70% ont moins de 27 ans), les travailleurs saisonniers sont souvent célibataires (87%) et sans enfant (89%). Pour 79% d'entre eux, ce n'était pas la première saison estivale.

Majoritairement des hommes (54%), ils sont plus souvent issus d'une famille dont le père est cadre ou commerçant/chef d'entreprise (38%) que d'une famille dont le père est ouvrier (19%), dans une profession intermédiaire (13%) ou employé (8,5%). Ils ont, pour la plupart, obtenu leur baccalauréat (70% ont au moins le baccalauréat) et sont nombreux à être encore scolarisés (40% continuaient leurs

études après l'été 2006). Occupant souvent durant l'été un emploi dans le secteur de la restauration (62%), ils travaillent aussi dans les secteurs de l'hébergement (15%), de la vente (15%) ou de l'animation (8%). Plus d'un tiers ont connu une période de chômage ou d'inactivité durant les six mois précédent la saison d'été (37%). Leur revenu mensuel moyen est assez faible (80% touchent moins de 1200 euros/mois).

Die multilokale Ruhesitzwanderung: Motivationen und Strategien deutscher Seniorinnen und Senioren in Spanien im Spannungsverhältnis von Individualität und Kollektivität

Melanie Hühn

Multilokalität ist ein facettenreiches Phänomen, das gegenwärtig zahlreiche Formen kennt. Die deutschen Ruhesitzwanderinnen und -wanderer, deren Multilokalität in diesem Artikel thematisiert wird, verfügen sowohl über einen Wohnsitz in Deutschland als auch über einen Wohnsitz in Spanien. Was sie zu einer solchen Lebensweise bewegt hat und wie sie strategisch mit den aus der Multilokalität entstandenen Herausforderungen umgehen, wird am Beispiel des Ehepaars Krüger gezeigt, da die beiden Senioren ein für deutsche Ruhesitzwanderer in Spanien «typisches» Leben führen.¹

In den USA ist die Altersmigration oder Ruhesitzwanderung ein bereits gut durchdrungenes Forschungsfeld. Anfang der 1970er Jahre wurde das Phänomen erstmals ausführlich von Vance Packard in *Die ruhelose Gesellschaft* beschrieben. Die Wanderung von Seniorinnen und Senioren innerhalb der USA vollzieht sich jährlich vom sogenannten *frostbelt* in den *sunbelt* sowie zurück und bekommt damit eine stark saisonale Dimension. Als wesentliche Gründe für diese Wanderbewegung nennt Packard neben dem angenehmen Klima die sich auflösenden Bindungen an ein Zuhause in den nördlichen Industriestädten und den Wunsch vieler älterer Menschen, ein vollgültiges Mitglied in einer aktiven Gemeinschaft zu sein.² Die *snowbirds*, also Rentnerinnen und Rentner, die zwischen zwei Wohnorten mit differenten klimatischen Bedingungen saisonal pendeln,³ sind seit den 1980er Jahren auch in Europa immer häufiger anzutreffen. Allein in Spanien schätzt man die

1 Der Nachname «Krüger» ist fiktiv, aber es handelt sich bei dem Ehepaar nicht um einen im Forschungsprojekt konstruierten Idealtypus. Herr und Frau Krüger sind am 11. November 2007 in ihrer Wohnung in Torrox Costa interviewt worden. Ihre Aussagen decken sich mit jenen vieler für diese Studie interviewten Seniorinnen und Senioren, weshalb sie hier als «typisch» bezeichnet werden. Sie verkörpern den multilokalen Ruhesitzwanderer, da ihre Lebensweise, ihr Alltag, ihre Motivationen, ihre Ansichten und Strategien bezeichnend für deutsche Seniorinnen und Senioren mit Wohnorten in Deutschland und Spanien sind.

2 Vance Packard, *Die ruhelose Gesellschaft: Ursachen und Folgen der heutigen Mobilität*, Düsseldorf: Econ, 1973, S. 106f.

3 Vgl. Anthea Innes, «Growing older in Malta: experiences of British retirees», in: *International Journal of Ageing and Later Life* 3:2 (2008) S. 11.

Zahl der europäischen Seniorinnen und Senioren, die ihren Ruhesitz dauerhaft oder teilweise hierher verlegt haben, auf über eine Million.⁴

[Diese Wanderung] ist eine Form der räumlichen Mobilität, die dadurch gekennzeichnet ist, dass Personen im höheren Erwachsenenalter um den Zeitpunkt des Ruhestandes herum freiwillig einen Wohnstandort im Ausland beziehen, den sie für eine Mindestdauer z.B. von drei Monaten im Jahr nutzen. Dies schließt sowohl Personen ein, die ihren Wohnsitz in Deutschland vollständig aufgeben und ausschließlich im Ausland leben, als auch solche, die zwischen ihrem Wohnsitz in Deutschland und ihrem neuen Domizil häufiger oder saisonal pendeln. Außerdem kann die Migration sowohl endgültig als auch nur vorübergehend sein.⁵

In einem mehrstufigen Feldforschungsprojekt in der andalusischen Gemeinde Torrox⁶ konnte festgestellt werden, dass die Mehrheit der hier wohnenden deutschen Seniorinnen und Senioren ihre Lebenswelt auf zwei Orte aufspannt.⁷ Die Gemeinde in der Nähe von Málaga wurde als Forschungsfeld ausgewählt, da sie mehr als 2800 offiziell gemeldete und weitere geschätzte 8000 deutsche Staatsbürgerinnen und -bürger⁸ beherbergt, von denen ein Grossteil bereits das Rentenalter erreicht hat. Diese Ruhesitzwanderinnen und -wanderer sind nicht als Migrantinnen und Migranten des «alten» Typus zu verstehen, die eine einmalige Migration von A nach B vollziehen und ihr Leben ausschließlich am Zielort der Reise verbringen. Alle von mir Interviewten wandern nämlich zwischen mindestens zwei Orten hin und her, von denen einer in Spanien und einer in Deutschland liegt. Sie gehören der Gruppe der multilokalen Wohlstandsmigranten an, die sich freiwillig – meist

4 Vgl. «Bewölkter Platz an der Sonne», Berlin: Institut für Bevölkerung und Entwicklung, 13.11.2008, http://www.berlin-institut.org/newsletter/59_13_November_2008.html.pdf (Zugriff am 07.09.2012). 2007 waren 450 000 Deutsche und Briten offiziell in Spanien gemeldet, von denen sich mehr als die Hälfte bereits im Rentenalter befand. Verschiedene Forscher gehen davon aus, dass die reale Zahl drei- bis viermal so hoch ist (z.B. Klaus Schriewer und Joaquin Rodes, «Die offizielle und die verborgene europäische Wohlstandsmobilität», in: *IMIS-Beiträge* 33 (2008) S. 89f.

5 Claudia Kaiser und Klaus Friedrich, «Deutsche Senioren unter der Sonne Mallorcas: Das Phänomen Ruhesitzwanderung», in: *Praxis Geographie* 2 (2002) S. 16.

6 Es handelt sich hierbei um ein Promotionsprojekt zur Analyse der Lebenswelt deutscher Seniorinnen und Senioren in Spanien, dass zwischen 2006 und 2011 in der Gemeinde Torrox durchgeführt wurde.

7 Auch andere Studien mit deutschen Ruhesitzwanderinnen und -wanderern zeigen, dass Multilokalität unter ihnen ein weitverbreitetes Phänomen ist. Stichprobenerhebungen auf den Kanarischen Inseln belegen, dass 74 Prozent ihren Wohnsitz in Deutschland mindestens drei Monate pro Jahr belebt, vgl. Toni Breuer, «Successful Aging auf den Kanarischen Inseln? Versuch einer Typologie von Altersstrategien deutscher Altersmigranten», in: *Europa Regional* 12 (3/2004) S. 126. Die Daten für deutsche Seniorinnen und Senioren auf Mallorca zeigen ein ähnliches Bild: Hier haben circa 70 Prozent Wohnsitze in Deutschland und Spanien, die in regelmäßigen Abständen aufgesucht werden, vgl. Kaiser und Friedrich, Deutsche Senioren unter der Sonne Mallorcas, S. 18.

8 Die «offizielle» Zahl deutscher Staatsbürgerinnen und -bürger geht aus den Daten des *Padrón Municipal de Habitantes* hervor, einem dem deutschen Einwohnermelderegister ähnlichen Verzeichnis. Die inoffizielle Schätzung ist in einem Interview mit einem Verwaltungsangestellten abgegeben wurden.

primär aus klimatischen Gründen – einen zweiten oder auch dritten Wohnort zu legen. Das Beispiel der Krügers soll die Wanderungsanreize und Strategien von Ruhesitzwanderinnen und -wanderern demonstrieren und damit die individuellen und kollektiven Dynamiken aufzeigen, die mit dem multilokalen Wohnen einhergehen können.

Anreize für die Seniorinnen und Senioren zur multilokalen Lebensweise

Ein Leben an mehreren Orten zu führen, kann arbeits- und freizeitbedingt oder biographisch motiviert sein. Die konkreten Anreize, die die Krügers zur Multilokalität bewegen, liegen darin begründet, dass die verschiedenen Wohnorte spezifische «Standortofferten»⁹ bieten. Es ist demnach nicht davon auszugehen, dass am Ausgangsort ausschliesslich bestimmte Push-Faktoren und am Ankunftsort ausschliesslich bestimmte Pull-Faktoren wirken. Anziehungs- und Abstossungskräfte gehen bei einer Multilokalität von beiden Orten aus. Die Standortofferten werden im Wechsel in Anspruch genommen, um die Defizite beider Orte auszugleichen.

Die multilokale Lebensweise des Ehepaars Krüger ist vorwiegend freizeitinduziert, lässt sich allerdings auch auf biographische Einschnitte zurückführen. Frau und Herr Krüger haben bis vor einigen Jahren ihr gesamtes Familien- und Berufsleben in ein und derselben Stadt in Deutschland verbracht. Durch mehrmalige Besuche bei Freunden und einer Cousine von Herrn Krüger hat das fast siebzigjährige Ehepaar das Städtchen Torrox und die Umgegend kennengelernt, bevor sie sich Ende der 1990er Jahre eine Zweiraumwohnung in der Urbanisation «Laguna Beach» in Torrox Costa kauften. Seitdem der Beamte und die Sekretärin in den Ruhestand gegangen sind, verbringen sie im Durchschnitt fünf Monate im Jahr an ihrem neuen Domizil in Spanien und die Sommermonate weiterhin in ihrem Haus in Deutschland. Der Eintritt in den Ruhestand, der einen biographischen Einschnitt darstellt, eröffnete dem Ehepaar einen neuen Möglichkeitsraum. Da Familie und Beruf nun nicht mehr den Lebensmittelpunkt bildeten, erweiterte das Paar seine Freizeitoptionen durch das Beginnen des multilokalen Wohnens.

In einem leitfadengestützten Interview nennt Herr Krüger seine Hauptmotive für die Wahl des zweiten Wohnorts in Spanien:

Hier war aber die Wärme und mehr Sonne und im Winter es hier angenehmer zu haben. Das war unser Grund. Und der andere war, dass ich Leute kennengelernt habe, die das auch getan haben, hierher zu ziehen. Und wir haben überlegt, warum nicht auch? Das könnten wir eigentlich auch. Und so hat sich das ergeben.

9 Peter Weichhart, «Multilokalität – Konzepte, Theoriebezüge und Forschungsfragen», in: *Informationen zur Raumentwicklung* 1/2 (2009) S. 2.

Das *Klima* gilt bei Ruhesitzwanderinnen und -wanderern, die aus nord- und mitteleuropäischen Staaten nach Spanien ziehen, als primärer Wanderungsanreiz.¹⁰ Für die Krügers sind die sommerlichen Temperaturen in den Wintermonaten ein wesentlicher Pull-Faktor. Sie wollen dem Winter in der BRD entfliehen, da Süden Spanien ihnen zu der Zeit ein angenehmeres Klima bietet. Das Klima wirkt aber auch als Push-Faktor, denn die Sommermonate in Andalusien sind ihnen zu heiß, und sie nutzen während dieser Zeit ihren Wohnsitz in Deutschland.

Die Gemeinde wirbt damit, das beste Klima Europas zu haben, und wirkt aufgrund der vorherrschenden Wärme und Trockenheit auf aktive, gesundheitsorientierte Seniorinnen und Senioren besonders anziehend, aber auch auf kranke Menschen wie die an Arthrose leidende Frau Krüger, die sich Besserung und Heilung erhoffen. Die *Gesundheit* ist demnach ein weiteres, für viele ältere Migrantinnen und Migranten sehr wichtiges Wanderungsmotiv,¹¹ wie Herr Krüger bescheinigt:

Das ist mehr die Ruhe, die Möglichkeit, sich mehr zu bewegen, weil man den Anreiz hier mehr findet, am Strand zu laufen ... mehr Sport. Es ist gesünder, an der frischen Luft zu sein. Ich schlaf hier besser, oder ich fühl mich hier eigentlich wohler. Aber natürlich ist das nur das vierte und erste Quartal, und zweites und drittes bin ich halt in Deutschland.

Ein Ortswechsel aus gesundheitlichen Motiven hin zum deutschen Ort wird von dem Ehepaar jedoch ebenfalls in regelmäßigen Abständen vollzogen, da es sehr von der Qualität des deutschen Gesundheitswesens überzeugt ist und medizinische Eingriffe oder Vorsorgeuntersuchungen in Deutschland vornehmen lässt.

Zudem werden die natürlichen Gegebenheiten in der spanischen Gemeinde und deren Umgebung wie die Berge, der Strand und das Meer von dem Paar als Anreiz genannt, weil diese für die Rentnerin und den Rentner besondere *Freizeitoptionen* bereitstellen. Das Ehepaar Krüger nutzt die Zeit in Spanien hauptsächlich für lange Strandspaziergänge, Ausflüge bzw. Wanderungen mit anderen deutschen Rentnerinnen und Rentnern, Restaurant- und Marktbesuche, Stammtischtreffen, Vereinsaktivitäten und Aktivitäten mit der evangelischen Auslandsgemeinde. Im Winter wären am deutschen Wohnort viele dieser Aktivitäten nicht möglich, weil sie entweder durch familiäre Verpflichtungen unterbunden werden oder die klimatischen Verhältnisse diese nicht erlauben. Das Leben am deutschen Ort ist für die Krügers stressiger, da es mit familiärer Verantwortung innerhalb der weit verstreut lebenden Familie verbunden ist. Sie möchten den deutschen Wohnort nicht missen,

10 Vgl. auch Allan M. Williams, Russell King und Tony Warnes, «A Place in the Sun: International Retirement Migration from Northern to Southern Europe», in: *European Urban and Regional Studies* 4 (2/1997) S. 115–134.

11 Vgl. auch Breuer, *Successful Aging* auf den Kanarischen Inseln?, S. 125f.

beteuern aber, einen Ausgleich zu ihm zu brauchen. Der spanische Wohnort wird für sie daher zum Ort der Freizeit und der Erholung.

Ähnlich der klimatischen und gesundheitlichen Anreize bedingt auch das Freizeitmotiv die saisonale Wanderung. Erst durch das Leben an beiden Orten wird die optimale Freizeitgestaltung ermöglicht. Beispielsweise berichten Herr und Frau Krüger von regelmässigen Kino- und Theaterbesuchen in Deutschland, die aufgrund ihrer fehlenden Sprachkenntnisse in Spanien nicht unternommen werden können.

Vor der Wahl des zweiten Wohnsitzes in Spanien hatte das Ehepaar touristische Vorerfahrungen erworben, da es mehrmals Verwandte und Bekannte in Torrox besuchte. Wie in zahlreichen anderen Fällen handelt es sich bei der Ruhesitzwanderung der Krügers im klassischen Sinne um eine «Kettenmigration».¹² Die Wanderung deutscher Seniorinnen und Senioren nach Torrox ist ein kollektives Phänomen, denn hier sammeln sich Gleichgesinnte, also Menschen ähnlicher sozialer Kategorien. Sie gehören der gleichen Altersgruppe an, gehen ähnlichen Aktivitäten nach, sprechen dieselbe Sprache und haben einen ähnlichen gesellschaftlichen Status. Das heisst jedoch nicht, dass die Suche nach *Gleichgesinnten vor Ort* bei allen ein primäres Motiv war. Bei manchen ist es erst durch das Kennenlernen anderer deutschsprachiger Ruhesitzwanderinnen und -wanderer zu einer Motivation für die Wiederholung der Wanderung geworden.

Auch die Motivation, vor Ort Gleichgesinnte zu treffen, führt wiederum zum saisonalen Pendeln und wird im Frühjahr zum Push-Faktor. Nur wenige deutsche Seniorinnen und Senioren verbleiben ganzjährig am spanischen Wohnort, weshalb in den Sommermonaten viele Vereine, Bars und Clubs des deutschsprachigen Netzwerks eine Sommerpause einlegen und erst im Oktober, wenn das Gros wieder in Torrox eintrifft, die neue Saison beginnen. Die Krügers würden in den Sommermonaten am spanischen Wohnort ein ähnlich einsames Leben führen wie in den Wintermonaten am deutschen Wohnort.

Wie bereits erwähnt, verfügen Herr und Frau Krüger nur über sehr geringe Spanischkenntnisse und haben daher nur mit Spanierinnen und Spaniern Kontakt, die die deutsche Sprache gut beherrschen. Trotzdem berichten sie im Interview, sich gewisse Dinge des spanischen Lebensstils angeeignet zu haben und nennen den spanischen *way of life* als Motiv für die alljährliche Wanderung nach Torrox, wie Frau Krügers Aussage verdeutlicht:

Wir wollen ja die spanische Kultur erlernen und erkennen und auch leben. Wir wollen jetzt nicht so wie die Deutschen hier leben. Wir mögen auch diese Deutschtümelei nicht

12 Petrus Han, *Soziologie der Migration. Erklärungsmodelle, Fakten, politische Konsequenzen*, 2., erweiterte Auflage, Stuttgart: Lucias & Lucius, 2005, S. 14.

mit Karneval – das hat ja heute angefangen – im Paulaner oder so. Da gehen wir lieber ins *campo* zu irgendwelchen Leuten.

Die Wände ihrer Zweizimmerwohnung sind mit Bildern ausgestattet, die «typisch» andalusische Themen (Flamenco, weiße Dörfer, Stiere etc.) verarbeiten. Zudem habe Frau Krüger die mediterrane Küche übernommen, und das Paar besucht gern die spanischen Feste im Ort und in der Umgebung. Außerdem konstatieren beide, durch den Aufenthalt in Spanien fröhlicher, toleranter und gelassener zu sein – Eigenschaften, die die deutschen Ruhesitzwanderinnen und -wanderer den Spanierinnen und Spaniern zuordnen.

Natürlich ist das Bild, dass die Ruhesitzwanderinnen und -wanderer von der Lebensweise der Spanier haben, ein stereotypes und ihr spanischer *way of life* ein lediglich von den Migrantinnen und Migranten geteilter Lebensstil, der ihnen mehr Lebensqualität verspricht. Der hierdurch entstehende Lebensstil wird durch den permanenten Wohnortwechsel nach einer gewissen Zeit jedoch an beiden Orten gepflegt, denn auch am deutschen Wohnort wird der spanische Einfluss im Alltagsleben der Ruhesitzwanderinnen und -wanderer von anderen geradezu erwartet.

Strategien zur Bewältigung und Rechtfertigung der multilokalen Lebensweise

Um das Leben an mehreren Orten so optimal wie möglich bewältigen zu können, legen sich die Ruhesitzwanderinnen und -wanderer bestimmte *Strategien* zu. Der Begriff der Strategie soll hier verstanden werden als ein mehr oder weniger bewusster Plan des eigenen Vorgehens, mit dem spezielle Ziele erreicht werden sollen. Die multilokalen Seniorinnen und Senioren führen – ähnlich wie die spätmoderne Figur des «*Players*» bei Zygmunt Bauman¹³ – Manöver durch, um in der komplexer gewordenen Welt nach persönlichem Vorteil zurechtzukommen. Auch Herr und Frau Krüger legen sich, wie im Folgenden gezeigt wird, spezifische Strategien zu, um ihren freizeitorientierten Lebensstil in Spanien rechtfertigen zu können, und führen gezielt Manöver durch, um ihre multilokale Lebensweise problemlos bewältigen zu können.

Die Krügers haben zwei Wohnorte, die nach einigen Jahren der Multilokalität als gleichwertig betrachtet werden, denn auf die Frage, was Heimat für sie bedeute, antwortet das Paar:

[Frau Krüger:] Wir haben uns jetzt eine Heimat geschaffen ... oder zwei Heimaten.

[Herr Krüger:] Aber ich finde, überall, wo ich mich wohlfühle, könnte ich mich auch mit dem Begriff Wahlheimat anfreunden. Das ist die Wahlheimat. Genauso wie mit Menschen ... Verwandte und Wahlverwandte. Menschen, mit denen ich auf gleicher

13 Zygmunt Bauman, «Vom Pilger zum Touristen», in: *Das Argument* 205 (1994) S. 403.

Welle klarkomme, das sind dann meine Wahlverwandten. Und so ist das im Prinzip mit Heimat auch. Überall, wo ich dann das gut finde und dort haben kann, so ist das dann überall auch.

Die Strategie der pluralisierten Heimat (*Heimaten*) führt Herr und Frau Krüger immer wieder von einem Zuhause zu einem Zuhause. Beide Orte werden von ihnen als Bereicherung und Perspektivenwechsel verstanden; jede Ankunft an einem der beiden Orte führt sie in etwas Vertrautes und Gewohntes. Der eine Ort würde ohne den anderen eventuell gar nicht mehr als Heimat empfunden werden. Denn die Fort-Bewegung von dem einen Zuhause macht das andere erst zu einem Heim, zu dem man wieder kommt, und umgekehrt. Mit welchen konkreten Mitteln die Heimat in positiver Weise pluralisiert wird, ist sehr verschieden. Bei den Krügers passiert dies durch eine Mischung aus individuell empfundenen Spanienbezügen, die ihre Lebenswelt ausmachen, und der Verortung in einem Kollektiv aus Gleichgesinnten.

Die individuelle Entscheidung für einen neuen Lebensplatz im Süden geht häufig mit der Strategie der Community-Bildung am spanischen Ort einher. Im deutschsprachigen Netzwerk ist eine schnelle Herstellung von Zugehörigkeit möglich, da Mitglieder des vertrauten Grosskollektivs jederzeit anzutreffen sind, wie anhand dieser Aussagen von Frau Krüger über den Umgang der Deutschen in ihrem Apartmentblock untereinander deutlich wird:

Wir tauschen uns aus und lernen uns auch alle kennen, damit jeder weiß, wer woht in welcher Etage. Daran kann teilnehmen, wer mag. Es sind ja nicht alle Leute so gesellig, dass sie das mögen. Aber wir finden das ganz gut, und so haben wir immer Kontakt. Wir treffen uns auch montags nach dem Markt zu einem Umtrunk, nach dem Marktgelaufe und am Strand entlang, auf ein Gläschen Erfrischungsgetränk. Und dann bespricht man mal, man macht auch mal einen gemeinschaftlichen Ausflug mit dem einen oder anderen Ehepaar.

Die deutschen Ruhesitzwanderinnen und -wanderer nehmen durch die Strategie der *Kollektivität* eine lebensweltliche Komplexitätsreduktion vor. Das deutschsprachige Netzwerk stellt Vertrautes und Gewohntes zur Verfügung, weshalb eine Umstellung auf eine ‘andere’ Lebenswelt nur in Massen vollzogen werden muss. Die Trennung von Gewohntem wird durch die Ortswahl in Spanien relativiert, weil der lebensweltliche Wechsel in eine «Fremde» dadurch strategisch vermieden wird. Die Komplexität, die mit einer Migration im herkömmlichen Sinne entstehen würde, wird durch das multilokale Leben innerhalb des eigensprachlichen Netzwerks reduziert.

Der Aufenthalt am spanischen Wohnort ermöglicht den Ruhesitzwanderinnen und -wanderern zudem eine breite Palette an Rechtfertigungsstrategien für individuelle Verhaltensweisen, beispielsweise die der gesellschaftlichen und familiären

Verantwortungsabgabe. Das ständige Pendeln zwischen weit entfernten Orten liefert Herr und Frau Krüger ein breites Spektrum an Gründen, sich nicht engagieren oder integrieren zu müssen. Der Aufenthalt in Spanien sei zu kurz, um die Sprache zu erlernen, für soziales Engagement sei man zu alt oder aufgrund der mangelhaften Sprachkenntnisse nicht fähig und so weiter. Die Krügers wollen in Spanien ein problemloses und sorgenfreies Leben führen, das ihnen ermöglicht, ihren ganz individuellen Interessen nachgehen zu können. Viele Vereine oder Clubs in Torrox zielen daher nicht auf die Übernahme gesellschaftlicher Verantwortung ab, sondern dienen der Bündelung von Interessen. Herr Krüger spielt zweimal in der Woche Skat, seine Frau geht zum Bingospaßen und verbringt viele Nachmittage mit Freundinnen auf der Strandpromenade. Besonders von Frau Krüger wird die allwinterliche Abwesenheit der Familie als eine Befreiung von Zwängen und Pflichten empfunden, da die Familie sehr gross ist und weit verstreut in Deutschland sowie teilweise im Ausland lebt und da sie bis vor wenigen Jahren noch ihre eigenen Eltern pflegte:

Viele von uns haben noch alte Eltern und können nicht weg. Und wir haben das jetzt über 15 Jahre lang gemacht mit den alten Elternteilen. Vielleicht ist das jetzt auch ein Grund, weshalb wir uns jetzt befreit hier fühlen. Und wir genießen es auch umso mehr jetzt hier. Einfach für uns jetzt mal was tun zu können – wir werden ja auch nicht jünger.

Die hier beschriebenen Strategien dienen zur Bewältigung und Rechtfertigung der multilokalen Lebensweise deutscher Ruhesitzwanderinnen und -wanderer.¹⁴ Sie haben die Funktion, die mehrortige Lebensweise so angenehm wie möglich zu gestalten und Konflikte und Probleme, die sich durch die Multilokalität ergeben, weitgehend von der Lebenswelt fernzuhalten.

Multilokale Ruhesitzwanderung: Ein Leben zwischen Individualität und Kollektivität

Die Motivationen und Strategien ergänzen und beeinflussen sich wechselseitig und tragen dazu bei, dass die multilokale Lebensweise nicht als nachteilig empfunden wird. Wie Peter Weichhart treffend beschrieben hat, werden die Transaktionskosten für die Aufrechterhaltung zweier Wohnungen, die Reisen zwischen beiden Orten, psychische Kosten usw. von Multilokalen als geringer eingeschätzt als der

14 Weitere aus der Datenanalyse hervorgegangene Strategien, auf die in diesem kurzen Artikel nicht detaillierter eingegangen werden kann, waren: «Mañana – ein geteilter kollektiver Wissensvorrat», «Selbstwahrnehmung als Gast», «Überleben als Daseinsrechtfertigung», «Bifokalität – Deutschland nah und fern» sowie «Kommunikationsstrategien – Vermittler und Kontakte», vgl. Melanie Hühn, «Die Konstruktion des transkulturellen Raumes durch Altersmigration», in: *Moderne. Kulturwissenschaftliches Jahrbuch* 6 (2010/11) S. 37–53.

Mehrwert, den beide Orte bieten.¹⁵ Die Multilokalität beruht bei den Ruhesitzwanderinnen und -wanderern auf einer individuellen und freien Entscheidung, die getroffen wird, um abwechselnd bestimmte Standortofferten in Anspruch nehmen zu können.

Da zwischen beiden Wohnorten Sprach- und Nationalstaatsgrenzen liegen, wählen viele deutsche Seniorinnen und Senioren – wie anhand des empirischen Beispiels des Ehepaars Krüger deutlich wurde – Orte wie Torrox, an denen bereits eine deutschsprachige Community vorhanden ist. In Torrox finden die Rentnerinnen und Rentner ein ihrer Primärsozialisation ähnliches Kollektiv vor, das sich über spezifische Wesensmerkmale definiert und eine ähnliche – nach Alfred Schütz – fraglos gegebene, alltägliche Lebenswelt¹⁶ konstruiert. Die eigentliche Komplexität, mit der die Ruhesitzwanderinnen und -wanderer in der ihnen fremden spanischen Lebenswelt konfrontiert wären, wird durch das Vorhandensein des deutschsprachigen Netzwerks und der damit einhergehenden Kollektivität stark reduziert. Die Kollektivität trägt also dazu bei, dass die Multilokalität nicht zu einer Entwurzelung oder dem Gefühl des Hin- und Hergerissenseins der deutschen Seniorinnen und Senioren in Spanien führt – beides Phänomene, die immer wieder in Migrations- und Multilokalitätsstudien beschrieben werden.

Sowohl die Motivationen als auch die Strategien der multilokalen Ruhesitzwanderinnen und -wanderer weisen zahlreiche individuelle bzw. individualisierte Momente auf. Der Individualismus, also der Prozess der Selbsterkenntnis und Selbstbestimmung des Individuums, hat die Grundlagen für freizeitinduzierte multilokale Wohnformen geschaffen, denn er ist für die Freisetzung des Subjekts aus traditionellen und lokalen Bindungen verantwortlich. Dem individuellen Wunsch nach Wärme, Gesundheit und Aktivität folgend, begeben sich die Ruhesitzwanderinnen und -wanderer an selbstbestimmt ausgewählte Orte und konstruieren sich eine neue Heimat, die ihren Vorstellungen entspricht. «Die Ausgestaltung der Gesellschaft und der Formen des Zusammenlebens sind Ausdruck der eigenständigen Wahlentscheidungen der Handelnden.»¹⁷

Die Individualisierung stellt für das handelnde Subjekt allerdings ‘Chance und Bürde’ gleichzeitig dar.¹⁸ Der Prozess offeriert die Chance, die Lebensgestaltung nach individuellen Vorstellungen vorzunehmen und sich somit aus sozialen Zwängen zu befreien. Individualisierung bedeutet aber auch eine «Verurteilung zur Freiheit»¹⁹, da das Subjekt stets dem Zwang zu Entscheidungen unterliegt und für

15 Weichhart, Multilokalität, S. 8f.

16 Alfred Schütz und Thomas Luckmann, *Strukturen der Lebenswelt*, Konstanz: UVK, 2003, S. 29–37.

17 Matthias Junge, *Individualisierung*, Frankfurt a.M.: Campus, 2002, S. 7.

18 Junge, *Individualisierung*, S. 12–14.

19 *Ibid.*, S. 13.

diese allein die Verantwortung tragen muss. Zudem besteht in einer zunehmend individualisierten Welt die Unvermeidlichkeit, sich mit Pluralitäten und Komplexitäten verschiedener Lebenswelten auseinandersetzen zu müssen.

Wie anhand des empirischen Materials gezeigt werden konnte, weisen die Motivationen und Strategien der deutschen Ruhesitzwanderinnen und -wanderer aber auch kollektive Momente auf. Im Prozess der Individualisierung werden traditionale Formen von Bindungen nicht nur generell infrage gestellt, sondern diese Bindungen werden zugunsten von Freiheitsversprechen aufgegeben. Gerade im Alter – in der Lebenszeit, die (ebenso wie die Kindheit) mit vielen Unsicherheiten und Fragilitäten verbunden ist – werden Bindungen allerdings wieder wichtig. Die Motive, die Wahlheimat nach dem Vorhandensein ähnlich gesinnter älterer Menschen auszusuchen, mit ihnen zusammen aktiv sein und einen ähnlichen Lebensstil pflegen zu können, geben preis, dass den wandernden Seniorinnen und Senioren Gruppenzugehörigkeit durchaus viel bedeutet. Nur entstehen diese neuen Kollektivformen jenseits von Tradition und Familie. Von verschiedenen Globalisierungstheoretikern wird Kollektivität heute als «Auffangmechanismus von aus einstigen Bindungen freigesetzten Individuen»²⁰ beschrieben. Das Kollektiv stellt also einerseits Zugehörigkeit her, die allein auf der Ähnlichkeit seiner Mitglieder basiert, und stellt andererseits Strategien bereit, die Komplexitätsreduzierend wirken und Rechtfertigungen für bestimmte Verhaltensweisen plausibilisieren.

Das Kollektiv mit seinen Sicherheits- und Loyalitätsversprechen gibt es nur zum Preis der Freiheit, wie Zygmunt Bauman in seinem kürzlich auf Deutsch erschienenen Buch *Gemeinschaften* treffend beschreibt:

Auf Gemeinschaft verzichten heißt auf Sicherheit verzichten; der Anschluss an eine Gemeinschaft bedeutet allerdings sehr bald den Verzicht auf Freiheit. Sicherheit und Freiheit sind gleich kostbare und gesuchte Werte, die man besser oder schlechter ausbalancieren, doch kaum je störungsfrei in Einklang bringen kann.²¹

Das eigentliche Spannungsverhältnis, in dem sich Individualität und Kollektivität bewegen, wird von den Seniorinnen und Senioren jedoch nicht als ein solches empfunden. Sie leben am spanischen Wohnort in einem ganz individuell ausgewählten Kollektiv, zu dem sie sich zugehörig fühlen. In ihrem Fall ist Multilokalität der Ausdruck einer Entscheidung für einen individuellen Lebensstil im auserwählten Kollektiv.²²

20 Katja Jung, *Volk – Staat – (Welt-)Gesellschaft. Zur Konstruktion und Rekonstruktion von Kollektivität in einer globalisierten Welt*, Wiesbaden: VS Verlag für Sozialwissenschaften, 2010, S. 281.

21 Zygmunt Bauman, *Gemeinschaften. Auf der Suche nach Sicherheit in einer bedrohlichen Welt*, Frankfurt a.M.: Suhrkamp, 2009, S. 11.

22 Individualität und Kollektivität sind auch im Kontext der Ruhesitzwanderung als lebensweltliche Konstrukte zu verstehen, denn die Seniorinnen und Senioren schreiben sich aus der Kollektivität heraus ihre eigene Individualität.

Der Prozess der Individualisierung hat eine flexible, mobile und unabhängige Generation älterer Menschen hervorgebracht, die sich in einer eigensprachlichen Community an einem Ort ihrer Wahl niederlassen, um neue Sicherheiten zu finden. Freiheit und Sicherheit schliessen sich in ihrem Leben ebenso wenig aus wie Mobilität und Heimat. Multilokales Wohnen bedarf bei den Ruhesitzwanderern dieser individuellen und kollektiven Dynamiken, um als Zugewinn gedeutet zu werden. Individualistische Bestrebungen, ein freiheitliches und selbstbestimmtes aktives Leben im Alter zu führen, und kollektive Anreize und Strategien treffen am spanischen Ort aufeinander. Auf der einen Seite steht die als individuell und unabhängig empfundene Entscheidung, sich einen neuen Lebensplatz zu suchen, an dem ganz persönliche Träume vom Leben im Süden in Erfüllung gehen, an dem man sich frei von Verpflichtungen und Verantwortung fühlt und sein Leben nach persönlichen Präferenzen strukturieren und führen kann. Auf der anderen Seite gelingt dies für die meisten in Torrox ansässigen Seniorinnen und Senioren jedoch nur, wenn sie sich am Ort der Wahl in neue kollektive Strukturen begeben, die ihren Lebensstil solidarisch tragen und vereinfachen, denn «Individualisierung führt nicht nur zum Abbau gesellschaftlicher Solidarität, sondern auch zum Aufbau neuer, veränderter Solidaritätsformen».²³

Erst durch das Spannungsverhältnis von Individualität und Kollektivität wird die multilokale Lebenswelt von den Ruhesitzwanderinnen und -wanderern als willkommener Perspektivenwechsel und Bereicherung empfunden. Die multilokale Lebensweise im Alter komplettiert den Wunsch nach einem angenehmen Leben, dass durch ein ausgewogenes Verhältnis an individuellen und kollektiven Motivationen und Strategien hergestellt wird.

23 Junge, Individualisierung, S. 80.

Einbindungen und Selbstpositionierungen Bewältigungsstrategien im Kontext transnationaler Arbeitsmigration

Annemarie Matthies

Zur Frage nach den Dynamiken der Multilokalität erfreut sich die Untersuchung von Arbeits- und Pendelmigration vor allem im Kontext der Transnationalismusforschung anhaltender Beliebtheit. Lag deren regionaler Fokus in den 1990er Jahren auf Migrationsbewegungen in die und aus den USA,¹ so ist das Thema spätestens seit der Jahrtausendwende auch für den europäischen Kontext mit neuer Relevanz versehen worden;² insbesondere die Pendelmigration aus den ökonomisch prekären Ländern des europäischen Ostens und Südostens in die wirtschaftsstärkeren europäischen (Nachbar-)Staaten wird dabei aus der Perspektive des Transnationalismus erforscht.³ Im Zentrum sowohl der theoretisch-konzeptuellen Arbeiten als auch der empirischen Studien stehen dabei primär Makrostrukturen und -phänomene der neuen transnationalen Migrationsbewegungen – Netzwerkbeziehungen, Translations- und Transaktionsmomente sowie die Ausbildung neuer sozialer Räume mittels spezifischer Technologien –, seltener jedoch die Perspektive der Migrant/innen auf diese makrostrukturellen Phänomene. Ungeachtet der Vielzahl elaborierter Modelle zu transnationalen, multilokalen, diasporischen und delokalisierten Räumen – Modelle, denen neben ihren terminologisch deutlich sichtbaren Differenzen gemeinsam ist, dass sie die Topoi Lokalisierung und Lokalität explizit behandeln – gilt die Seite der *Selbstpositionierung* der migrierenden Subjekte in den sich neu etablierenden Lokalitäten häufig als beantwortet.⁴

1 Vgl. hierzu die Pionierarbeit von Nina Glick-Schiller, Linda Basch und Cristina Blanc-Szanton, «Transnationalism: A New Analytic Framework for Understanding Migration», in: *Towards a Transnational Perspective on Migration. Race, Class, Ethnicity, and Nationalism Reconsidered*, hrsg. von Nina Glick-Schiller et. al., New York: Annals for the New York Academy of Sciences, 1992, S. 1–24.

2 Vgl. exemplarisch die Arbeiten von Heinz Fassmann und Ludger Pries, die den Versuch unternehmen, empirische Befunde und theoretische Konzeptionen auch für den europäischen Raum fruchtbar zu machen: Heinz Fassmann, «Transnationale Mobilität: Empirische Befunde und theoretische Überlegungen», in: *Leviathan* 3 (2002) S. 345–359; Ludger Pries, *Migration and Transnational Social Spaces*, Aldershot: Edward Elgar, 1999, S. 4.

3 Siehe hierzu, wiederum exemplarisch, die Übersichtsarbeit von Ulf Brunnbauer et. al. zu Migrationsbewegungen in und aus Südosteuropa sowie die umfangreiche Studie über polnische Arbeitsmigrant/innen in Deutschland von Birgit Glorius. Ulf Brunnbauer, Karolina Novinščak und Christian Voß, *Gesellschaften in Bewegung. Emigrationen aus und Immigration nach Südosteuropa*, München: Kubon und Sagner, 2011; Birgit Glorius, *Transnationale Perspektiven. Migration zwischen Polen und Deutschland im Spiegel transnationaler Theorieansätze*, Bielefeld: transcript, 2007.

4 Der Begriff der «Selbstpositionierung» wird im Folgenden gemäss Wolfgang Kraus' Definition gebraucht, wonach Selbstpositionierung als «konkrete soziale Verortung» nicht unabhängig von Bin-

Die Frage nach den Dynamiken der Selbstpositionierung im Kontext transnationaler⁵ Arbeitsmigration soll daher im Folgenden anhand der Ergebnisse einer Feldstudie zur Arbeitspendelmigration zwischen Rumänien und Deutschland genauer beleuchtet werden. Der Aufsatz gliedert sich in einen skizzenartigen Überblick über diejenigen theoretischen Annahmen zu Fragen der Lokalität und Lokalisierung im Kontext transnationaler Arbeitsmigration, die der Studie zugrunde liegen, und in einen empirischen Teil, in dem diese Annahmen in zwei Schritten – mittels qualitativer Netzwerkanalysen zum einen, mittels im Anschluss durchgeföhrter narrativer Interviews zum anderen – methodisch überprüft wurden. Abschliessend wird der Versuch einer Synthese der theoretischen Vorüberlegungen und der Ergebnisse der Feldforschung unternommen.

Migration und transnationale Lebenswelten: Sozialräume, Scapes und Cosmopolitanism

Drei konzeptuelle Überlegungen zur Emergenz und Ausprägung transnationaler Lebenswelten, die verschiedenen Disziplinen und deren je unterschiedlichen Perspektiven entstammen, sollen im Folgenden skizziert werden: Erstens das Modell des *transnationalen Sozialraums* des Bochumer Soziologen Ludger Pries; zweitens das des *Cosmopolitanism*, wie es insbesondere der britische Sozialanthropologe Steven Vertovec initiierte; und drittens das Modell der *Scapes*, welches der indisch-amerikanische Anthropologe Arjun Appadurai entwickelt und insbesondere in den Kulturwissenschaften populär gemacht hat. Mit diesen Ansätzen ist mitnichten die gesamte Bandbreite an Arbeiten abgedeckt, doch handelt es sich hier um drei Positionen, die zentrale Stellungen im Feld der transnationalen Migrationsforschung einnehmen.

Bereits 1996 konstatiert Ludger Pries, dass im Zuge der zunehmenden Pendelmigration zwischen verschiedenen Nationalstaaten die bis dato prominenten sozi-

dungen verstanden werden kann, siehe Wolfgang Kraus, «Wer sagt 'ich' in uns? Narrative Identität und die Frage der Selbstpositionierung», Vortrag auf der Tagung Rethinking Narrative Identity: A Question of Perspective vom 26. bis 28. November 2009 an der Humboldt-Universität Berlin. Quelle: http://www.ipp-muenchen.de/texte/kraus_berlin_2009.pdf, S. 2ff. Relevant ist im Kontext dieses Aufsatzes insbesondere der Aspekt des «Wechselspiels von subjektiver Verortung und sozialer Einbettung» (S. 3).

5 Die Differenzen und Identitäten zwischen den Begriffen «transnational» und «multilokal» sind auf dem Basler Workshop «Hier und Dort. Ressourcen und Verwundbarkeiten in der multilokalen Lebenswelt», in dessen Kontext der vorliegende Band entstand, debattiert worden. Im Rahmen dieses Aufsatzes können die Begriffe nur partiell synonym angewandt werden, da erstens, wie gezeigt werden soll, die Frage nach der Selbstpositionierung der von mir interviewten Personen auch in Abhängigkeit von nationalen Bedingungen der Migration beantwortet wird und ich mich zweitens an den theoretischen Konzepten der Transnationalismusforschung orientiere, in denen nur stellenweise eine Identität zwischen den beiden Begriffen gedacht wird.

logischen Paradigmen der Integration und der Assimilation nur einen sehr begrenzten Erklärungswert hätten. An die Stelle interessegeleiteter Perspektiven, die Migration erstens als unidirektionale Wanderung und zweitens als Problemfall für die Empfängernation betrachten, setzt Pries eine Sichtweise, die sich auf die Dynamiken und Mittel der Entstehung neuer, nicht national gebundener Räume konzentriert. Als *process from below* würden, bedingt durch neue Kommunikations- und Transporttechnologien und dadurch ermöglichte dauerhafte transnationale Netzwerkbeziehungen, Räume institutionalisiert, die «zwischen Sende- und Empfängerregionen» zu verorten seien.⁶ Die von Pries als transnationale Sozialräume bestimmten neuen Lebenswelten träten dabei in Erscheinung als «soziale Verflechtungszusammenhänge [...], die geographisch-räumlich diffus bzw. delokalisiert sind».⁷ Der Begriff der Lebenswelt, der gemeinhin einen konkreten, lokalisierbaren Lebensort unterstellt, treffe zu, insofern die Sozialräume «eigene soziale Institutionen» ausbildeten, die als Orientierungsinstanzen stabilisiert, reproduziert und dauerhaft institutionalisiert würden und somit die delokalisierte Lebenswelt als erfahrbare Alltagswelt in Erscheinung trete.⁸ Nicht allein für die migrerenden Personen vollziehe sich dieser Wandel, sondern auch für jene mit ihnen verbundenen Personen, die am Herkunftsland blieben: Die «Mitglieder eines transnationalen Netzwerks» müssten «nicht unbedingt physisch migrieren», um in eine Lebenswelt eingebunden zu sein, die «jenseits von Nationalgesellschaften» zu lokalisieren sei.⁹ Die Perspektive der Migrant/innen wird hier zur Deckung gebracht mit den makrostrukturellen Wandlungen: Ihnen gilt als Produzenten wie auch als sich an den neu etablierten Institutionen orientierende Subjekte der transnationale Sozialraum als neue Lebenswelt.

In deutlicher Abgrenzung zu Pries' Modell des transnationalen Sozialraums lässt sich Steven Vertovecs Konzept des *Cosmopolitanism* verstehen. Anders als Pries betrachtet Vertovec die Lebenswelt der Pendelmigranten nicht als «zwischen Hier und Dort» lokalisierbare – und damit territorial delokalisierte –, sondern er geht von einer Lebenswelt, die «sowohl Hier als auch Dort» zu verorten sei, aus. In ebenso emanzipatorischer Absicht wie Ludger Pries¹⁰ ruft Vertovec ein kosmopo-

6 Ludger Pries, «Transnationale Räume. Theoretisch-empirische Skizze am Beispiel der Arbeitswanderungen Mexiko-USA», in: *Zeitschrift für Soziologie* 25 (1996) S. 437–453, hier S. 456.

7 *Ibid.*, S. 468.

8 *Ibid.*, S. 469. Pries führt seinen Begriff der Lebenswelt hier nicht aus, die Vermutung liegt jedoch nahe, dass er sich weniger eines methodisch-konstruktivistischen Lebensweltbegriffs bedient als vielmehr des von Alfred Schütz geprägten Begriffs, der in der Lebenswelt die als selbstverständlich erlebte Welt des Alltags sieht.

9 Ludger Pries, *Die Transnationalisierung der sozialen Welt. Sozialräume jenseits von Nationalgesellschaften*, Frankfurt a.M.: Suhrkamp, 2008, S. 255.

10 Pries bemängelt in Anlehnung an Ulrich Beck an der bis dato gültigen sozialwissenschaftlichen Perspektive auf Migration den immer mitgedachten methodischen Nationalismus. Bei Vertovec und

litisches Subjekt der Migration aus, das längst nicht mehr auf privilegierte *upper class people* beschränkt sei, sondern als Produkt transnationaler Vergesellschaftungsprozesse ubiquitär werde:

Many individuals now seem to be more than ever prone to articulate complex affiliations, meaningful attachments and multiple allegiances to issues, people, places and traditions that lie beyond the boundaries of their resident nation-state. This holds especially for migrants, members of ethnic diasporas and other transnational communities.¹¹

Das sich prinzipiell nur an einem Ort lokalisierende Subjekt, für welches die Migration einen Bruch darstellt, ist auch in diesem Konzept verabschiedet, die «multiple allegiances» verweisen auf ein Bild von Subjekten der Migration, die sich *in actu* wie *in potentia* spontan, flexibel und multilokal positionieren. Ähnlich wie Pries betrachtet Vertovec dabei vor allem technologisch vermittelte Praktiken des Aufbaus und der dauerhaften Etablierung von Migrationsnetzwerken¹² als Auslöser und zugleich als Produkt der neuen Lebenswelt, in der die Selbstpositionierung der neuen Kosmopoliten verlaufe. In deutlicher Differenz zu Pries' Ansatz dienen diese Technologien der Migration im Konzept des Cosmopolitanism jedoch nicht der Konstituierung eines neuen, delokalisierten Raumes, sondern als Mittel der simultanen Lokalisierung an verschiedenen, konkret bestimmmbaren Orten. Die Vertovec'sche Lebenswelt der Pendelmigranten bleibt damit an Orte gebunden, auch wenn es sich dabei nicht um das Prinzip eines einzigen Ortes – Herkunfts- oder Ankunftsstadt – handelt.

Anknüpfungspunkte, aber auch deutliche Differenzen zu Pries und Vertovec lassen sich schliesslich im Modell der Scapes finden. Der Neologismus der Ethnoscapes, den Arjun Appadurai bereits Anfang der 1990er Jahre in die Kulturwissenschaften einführte,¹³ verweist ebenfalls auf die makrostrukturell beobachtbaren

Cohen liest sich dieser Gedanke ähnlich: "In contrast to multiculturalism, cosmopolitanism is now increasingly invoked to avoid the pitfalls of essentialism or some kind of zero-sum, all-or-nothing understanding of identity issues within a nation-state framework." Steven Vertovec und Robin Cohen, *Conceiving Cosmopolitanism. Theory, Context and Practice*, Oxford: Oxford University Press, 2002, S. 3.

11 Steven Vertovec und Robin Cohen, «Introduction», in: *Migration, Diasporas and Transnationalism*, hrsg. von Steven Vertovec und Robin Cohen, Aldershot: Edward Elgar, 1999, S. xxvi. Zitiert nach Robin Cohen, «Globalization, International Migration and Everyday Cosmopolitanism», in: *Migration and Its Enemies: Global Capital, Migrant Labour and the Nation-state*, hrsg. von Robin Cohen, London: Ashgate Publishing, 2006, S. 186.

12 Siehe hierzu Vertovecs Untersuchung zur Kommunikation mittels günstiger Prepaid-Telefonkarten, die er als den «sozialen Kleber» der transnationalen Vernetzung begreift: Steven Vertovec, «Cheap Calls: The Social Glue of Migrant Transnationalism», in: *Global Networks* 4:2 (2004) S. 219–224.

13 Zuerst taucht dieser Begriff meines Wissens auf in Arjun Appadurais 1991 erschienem Aufsatz «Global Ethnoscapes: Notes and Queries for a Transnational Anthropology», in: *Interventions: Anthropologies of the Present*, hrsg. von Richard G. Fox, Santa Fe: School of American Research, 1991, S. 191–210. 1996 erweitert Appadurai die Ethnoscapes um weitere Dimensionen und präsentiert eine umfassendere Theorie der Scapes, siehe Arjun Appadurai, *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis: University of Minnesota Press, 1996.

netzwerkartigen neuen Lebenswelten, bezieht sich aber im Besonderen auf kulturelle Dimensionen, insofern neben den Migrationsnetzwerken, die auch hier von Interesse sind, die mit der Migration von Personen einhergehende Wanderung von Bedeutungen und Zuschreibungen fokussiert wird.¹⁴ Die Ethnoscapes decken sich mit den Pries'schen transnationalen Sozialräumen, insofern diese als deterritoriale Räume vorstellig gemacht werden. Der Frage nach dem Topos der Lokalität in der Lebenswelt widmet sich Appadurai dennoch anders: Lokalität als «constituted by a series of links between the sense of social immediacy, the technologies of interactivity and the relativity of contexts»¹⁵ sei ein fragiles Moment, das in Migrationsnetzwerken fortwährend neu definiert und reproduziert werde. Dabei sei zwar zu beobachten, dass auch solche Lokalitäten hervorgebracht würden, die einen halb imaginären, halb extensiven Bezug zum Herkunftsland hätten; häufiger jedoch seien ganz neue Formen der Lokalisierung, die als hybride Mischformen zwischen konkreten Lokalitäten und delokalisierten Netzwerken gelten könnten:

[T]hough there is certainly a good deal of prosthetic nationalism and politics of nostalgia involved in the dealings of exiles with their erstwhile homelands, [t]hey also involve various puzzling new forms of linkage between diasporic nationalisms, delocalised political communications and revitalised political commitments.¹⁶

Selbstpositionierungen in diesen «imaginary landscapes» bekommen damit einen Projektcharakter: Ethnoscapes können nicht als *per se* Lebensweltcharakter beanspruchende deterritoriale Räume gelten, sondern in ihnen werden Positionierungen produziert, die von der makrostrukturellen Lebenswelt unterschiedene Ausprägungen haben können.

In den hier skizzierten Erklärungsansätzen lassen sich neben massgeblichen Differenzen in der Perspektive auf Lokalität und Lokalisierung gemeinsame Prämissen feststellen: Erstens, dass sich mit der transnationalen Migrationsbewegung neue erfahrbare Räume ausbilden. Diese These findet sich in zwar unterschiedlichen Formen – bei Pries in der des delokalisierten Raums zwischen dem Hier und Dort, bei Vertovec in der des multilokalen sowohl Hier als auch Dort und bei Appadurai in der Form der Scapes, einer hybriden Mischform aus deterritorialem Raum und konkreter Lokalität, die Gemeinsamkeit besteht indessen in der Aussage, dass die Pendelmigration *sui generis* neue Räume konstituiere, in welche Migranten mittels Netzwerken und spezifischer Technologien eingebunden seien und welche sie über ebendiese Netzwerke fortwährend reproduzierten. Zweitens – und im Rahmen dieses Aufsatzes von gröserer Relevanz – findet sich bei allen die An-

14 Kaum von den Ethnoscapes zu trennen sind daher die Ideoscapes.

15 Arjun Appadurai, «The Production of Locality», in: *Counterworks. Managing the Diversity of Knowledge*, hrsg. von Richard Fardon London: Routledge, 1995, S. 204.

16 *Ibid.*, S. 220.

nahme, dass diese derart konstituierten Räume einen Lebensweltcharakter hätten, insofern sie nicht allein neue Formen der transnationalen Einbindungen über Netzwerke generierten, sondern damit zugleich neue Formen der Selbstpositionierung hervorbrachten: Während Pries den transnationalen Sozialraum als Lebenswelt ausruft, gilt für Vertovecs Kosmopoliten die Multilokalität, bei Appadurai hingegen eine hybride Form zwischen Lokalität und globalen Räumen als Lebenswelt. Identisch sind diese drei Perspektiven darin, dass sie Selbstpositionierungen als Produkte der Einbindung begreifen beziehungsweise in Max Webers Terminologie neben transnationaler Vergesellschaftung zugleich eine Vergemeinschaftung antizipieren, die eigentlich eine affektive oder traditionelle Haltung des Einzelnen voraussetzt. Brüche und massgebliche Diskrepanzen zwischen makrostrukturellem Wandel und eigener Positionierung nehmen daher notwendigerweise eher wenig Raum in diesen Perspektiven auf transnationale Pendelmigration ein.

Fallstudie: Transnationale Lebenswelten rumänischer Arbeitsmigrant/innen

Die theoretischen Prämissen wurden in meiner Feldforschung mit der Intention überprüft, das Verhältnis zwischen transnationaler Lebenswelt von Pendelmigranten und deren Selbstpositionierung an einem Fall zu untersuchen. Dabei wurde in mehreren Schritten vorgegangen: Zunächst wurde die von Pries, Vertovec und Appadurai geteilte These, dass sich im Kontext transnationaler Migrationsbewegungen netzwerkartige Einbindungen von Migranten über Grenzen und Orte hinweg konstituieren, auf deren Zutreffen im gewählten Fall überprüft. Zu untersuchen war des Weiteren, inwiefern diese Netzwerke als institutionalisiert gelten können und eine spezifische Funktionalität im Kontext der Migration aufweisen. In einem zweiten Schritt galt es, das Verhältnis zwischen Einbindung und Selbstpositionierung zu beleuchten, also am Fall zu untersuchen, ob transnationale Einbindungen auch transnationale Positionierungen hervorbringen – und wenn ja, um welche Art der Positionierung genau es sich handelt: um die von konkreten Lokalitäten unabhängige Positionierung im transnationalen Raum (Pries), um eine synchrone Positionierung in der Multilokalität (Vertovec) oder um die Konstituierung hybrider Scapes (Appadurai)?

Der Ort der Feldforschung war das rumänische Apold, in dem zum Zeitpunkt der Erhebung und der Interviewführung im August und September 2008 etwa 65 Prozent der erwerbsfähigen Einwohner den überwiegenden Teil des Jahres im europäischen Ausland, insbesondere in Deutschland, Spanien und Italien, verbrachten.¹⁷

17 Diese Informationen wurden mir vom damaligen Bürgermeister der Gemeinde Apold auf der Basis einer im Rahmen der EU-Beitrittsverhandlungen durchgeführten Erhebung zur Verfügung gestellt.

Apold war damit mit Ausnahme weniger Wochen im Spätsommer, in denen Erntearbeiten anstehen, überwiegend von nicht mehr erwerbsfähigen Alten und noch nicht erwerbsfähigen Kindern bewohnt.

Da sich die Lebenswelten der interviewten Pendelmigrant/innen trotz grosser Differenzen in Bezug auf Kategorien wie Alter, Geschlecht und Ausbildung zumindest hinsichtlich ihrer Netzwerkbeziehungen zwischen Rumänien und Deutschland sowie hinsichtlich zentraler Aussagen im narrativen Interview nicht massgeblich unterscheiden, soll im Rahmen dieses Aufsatzes nur eine der insgesamt neun Befragten vorgestellt werden. Adina war zum Zeitpunkt des Interviews 31 Jahre alt und arbeitete mit einer Unterbrechung von zwei Jahren seit ihrem 19. Lebensjahr als Pflegekraft in Bayern, zunächst in Eichstätt, seit 2000 in Ingolstadt. Sie lebte bei der Familie, um deren stark pflegebedürftige Mutter sie sich kümmerte und verbrachte nur im Sommer einige Wochen in Apold, wo ihre eigene Familie lebte.

Transnationale Einbindungen

In einem ersten Schritt wurde mittels Netzwerkkarten¹⁸ das Gesamtnetzwerk von Ego unter Berücksichtigung des Herkunftslands und der Ankunftsorte erhoben. Die Absicht war die Überprüfung der grundlegenden These, dass sich im Kontext globaler Migrationsbewegungen transnationale netzwerkartige Einbindungen konstituieren.

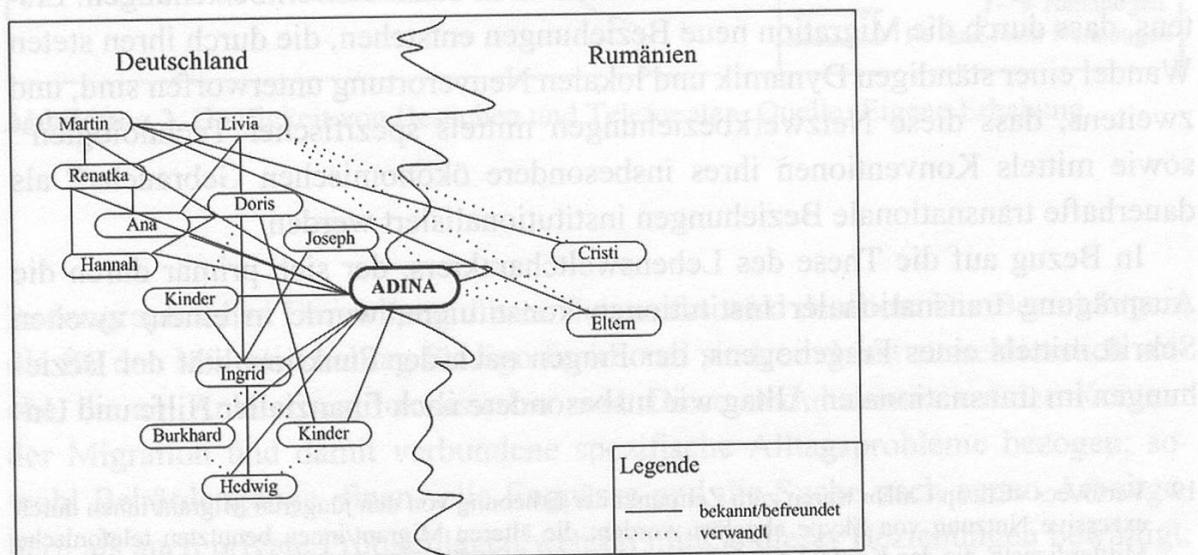


Abbildung 1. Netzwerkkarte Adina. Quelle: Eigene Erhebung.

18 Eine ausführliche Methodendiskussion findet sich in Annemarie Matthies, *Transnationale Migration und transnationale Sozialräume. Eine empirische Studie über rumänische Arbeitsmigranten*, Saarbrücken: VDM, 2011.

Wie an der graphischen Darstellung des Gesamtnetzwerks ersichtlich wird, konnte dieser These zumindest partiell zugestimmt werden. Nicht nur hat Adina trotz ihres mehr als zehnjährigen Aufenthalts in Deutschland – dies entspricht immerhin mehr als einem Drittel ihres Lebens – noch immer Beziehungen an ihrem Herkunftsland, die nicht nur affektiver, sondern auch materieller Natur sind, da Adina regelmässig Geldüberweisungen an ihre Eltern tätigt, durch ihre Migration sind weitere Beziehungen zwischen Herkunfts- und Ankunftsland entstanden, die Pries' These von der Transnationalisierung der Lebenswelt auch derjenigen, die selber nicht physisch migrieren, stützen. Über ihre Cousine Livia, die, ebenfalls aus der Region Apold stammend, bereits vor Adina nach Süddeutschland migriert war und dort verheiratet ist, bekam Adina per E-Mail und Telefon regelmässig Informationen über mögliche Arbeitsplätze, darunter war auch jener, den sie 1996 annahm. Nun reist sie regelmässig gemeinsam mit Livia nach Apold, was deren Reisekosten erheblich reduziert. Adinas Eltern pflegten zum Zeitpunkt der Erhebung überdies per E-Mail regen Kontakt nicht nur zu Adina und Livia, sondern auch zum Schwager ihrer Tochter, der selbst nur einmal in Apold war.

Deutlicher noch als in diesem Fall wurde bei anderen Befragten, dass die Migrationsnetzwerke insbesondere dadurch einem ständigen Wandel unterworfen sind, dass sie funktional für die Arbeitsplatzsuche sind. Allgemein liess sich feststellen, dass, je jünger die migrierte Person und je früher ihre Migration stattfand, desto geringer die Anzahl der Beziehungen am Herkunftsland ist. Davon abgesehen zeigten sich jedoch vor allem Gemeinsamkeiten in den Netzwerkbeziehungen: Erstens, dass durch die Migration neue Beziehungen entstehen, die durch ihren steten Wandel einer ständigen Dynamik und lokalen Neuverortung unterworfen sind, und zweitens, dass diese Netzwerkbeziehungen mittels spezifischer Technologien¹⁹ sowie mittels Konventionen ihres insbesondere ökonomischen Gebrauchs²⁰ als dauerhafte transnationale Beziehungen institutionalisiert werden.

In Bezug auf die These des Lebensweltcharakters, der sich primär durch die Ausprägung transnationaler Institutionen konstituiere, wurde in einem zweiten Schritt mittels eines Fragebogens, der Fragen nach der Funktionalität der Beziehungen im transnationalen Alltag wie insbesondere nach finanzieller Hilfe und Un-

19 Vertovecs «Cheap Calls» waren zum Zeitpunkt der Erhebung von den jüngeren Migrant/innen durch exzessive Nutzung von Skype abgelöst worden; die älteren Migrant/innen benutzten telefonische Mitteldienste, die den Kontakt zumindest erschwinglich machen. Der regelmässige Besuch des Herkunftslandes wird im Falle der von mir Befragten durch Busunternehmen ermöglicht, die ihr Geschäftsmodell auf die massenhafte Arbeitsmigration abstellen und beinahe täglich zwischen Deutschland und Rumänien verkehren.

20 Ausnahmslos alle Befragten subventionieren über ihr Einkommen im Ausland ihre in Rumänien gebliebenen Familienmitglieder, und alle Befragten sind über bereits bestehende transnationale Netzwerkbeziehungen an einen Arbeitsplatz im Ausland gekommen; der überwiegende Teil der Befragten gibt überdies an, selbst schon Arbeitsplätze vermittelt zu haben.

terstützung bei Behördengängen, nach der Häufigkeit von Besuchen und Telefonaten, nach Ansprechpartnern in Problemlagen, aber auch nach Topoi wie Verbindlichkeiten von und Vertrauen in Beziehungen enthielt, erhoben, welcher funktionale Stellenwert den jeweiligen Beziehungen aus der Perspektive von Ego zu kommt. Hier wurde der Frage nachgegangen, ob mit der Ausbildung transnationaler Institutionen zugleich die Bildung einer transnationalen und, in Pries' und Appadurais Sinne, delokalisierten bzw. deterritorialisierten, Lebenswelt einhergeht.

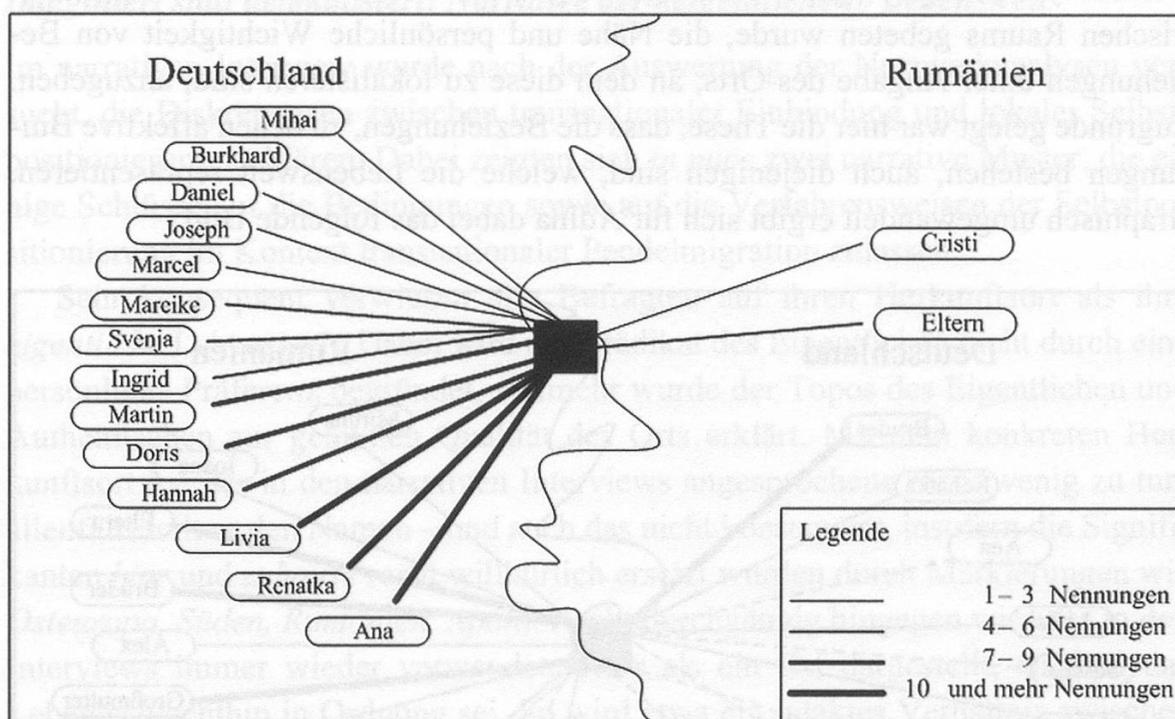


Abbildung 2. Häufigkeit von Besuchen und Telefonaten. Quelle: Eigene Erhebung.

In der graphischen Darstellung dieses Netzwerks wird deutlich: Die Beziehungen, die für den Migrationsalltag für Ego funktional sind, sind fast ausschliesslich solche, die am Ankunftsplatz lokalisierbar sind. Diese sind durchaus auf den Kontext der Migration und damit verbundene spezifische Alltagsprobleme bezogen; sowohl Behördengänge, finanzielle Engpässe und die Suche nach neuen Arbeitgebern als auch private Problemlagen werden mittels dieser Beziehungen bewältigt. Dass der Alltag durch Technologien und Beziehungen seiner Lokalität enthoben würde, zeigt sich hier keineswegs. Eher ist es in Adinas Fall so, dass ihr Alltag gerade durch spezifisch nationalstaatliche Gegebenheiten wie Bürokratie und Arbeitsmarkt bestimmt ist und in notwendig lokalisierbaren Netzwerkbeziehungen bewältigt wird.

Aus der Beobachtung, dass es eine Diskrepanz zwischen der abstrakten Sicht auf das transnationale Gesamtnetzwerk und der konkreten alltäglichen Einbindung von Ego gibt, ergaben sich hinsichtlich der Selbstpositionierung weitere Fragen: Kann das transnationale Gesamtnetzwerk als Indikator für eine Positionierung im Hier und Dort gelten? Oder findet eine Selbstpositionierung in Anknüpfung an das eindeutig lokalisierbare Alltagsnetzwerk statt?

Diesen Fragen wurde in einem dritten Schritt anhand einer subjektiven Netzwerkanalyse nachgegangen, in der Ego als graphischer Mittelpunkt eines konzentrischen Raums gebeten wurde, die Nähe und persönliche Wichtigkeit von Beziehungen unter Angabe des Orts, an dem diese zu lokalisieren sind, anzugeben. Zugrunde gelegt war hier die These, dass die Beziehungen, zu denen affektive Bindungen bestehen, auch diejenigen sind, welche die Lebenswelt repräsentieren. Graphisch umgewandelt ergibt sich für Adina dabei das folgende Bild:

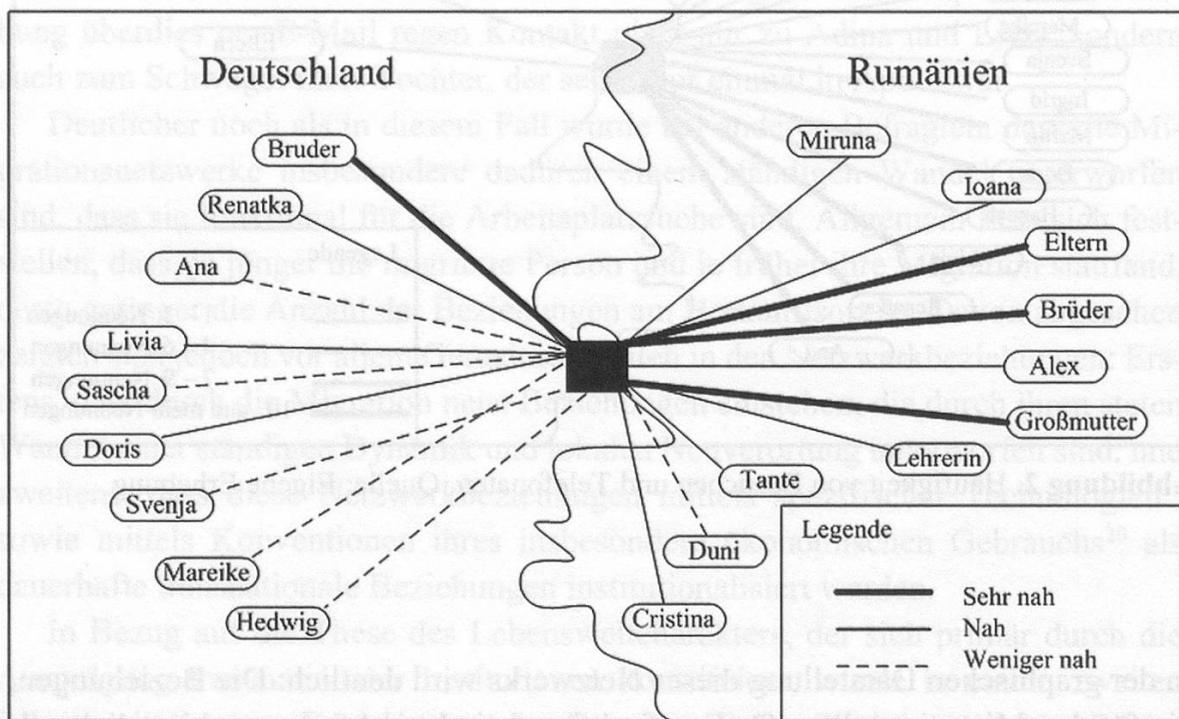


Abbildung 3. Nähe und persönliche Wichtigkeit von Beziehungen. Quelle: Eigene Erhebung.

Vergleicht man dieses Netzwerk der Selbstpositionierung mit denen der Einbindung, dann zeigt sich, wiederum nicht nur im Falle dieses Ego, eine verblüffende Inkongruenz: Als nah und wichtig werden überwiegend Personen angegeben, die erstens im Kontext des Migrationsalltags kaum eine Relevanz aufweisen und die zweitens kaum eingebunden sind in das transnationale Gesamtnetzwerk von Ego, sondern ausdrücklich am Herkunftsland zu lokalisieren sind. Auffällig ist dabei,

dass die als nah und sehr nah empfundenen Beziehungen in Rumänien partiell auch solche einschliessen, die in der Vergangenheit liegen – etwa die Beziehung zur ehemaligen Lehrerin, zu der zum Zeitpunkt der Erhebung kaum Kontakt bestand, oder die Beziehung zur Grossmutter, die bereits im Jahr 2004 verstorben ist.

Welche Schlüsse lassen sich aus dieser auffälligen Inkongruenz zwischen transnationaler Einbindung und lokaler Selbstpositionierung ziehen?

Imaginiert statt delokalisiert: Narrative der «eigentlichen» Lebenswelt

Im narrativen Interview wurde nach der Auswertung der Netzwerkanalysen versucht, die Diskrepanzen zwischen transnationaler Einbindung und lokaler Selbstpositionierung zu klären. Dabei zeigten sich *in nuce* zwei narrative Muster, die einige Schlüsse auf die Bedingungen sowie auf die Verfahrensweisen der Selbstpositionierung im Kontext transnationaler Pendelmigration zulassen.

Sehr konsequent verwiesen alle Befragten auf ihren Herkunfts-ort als ihre *eigentliche* Lebenswelt. Dabei wird das Prädikat des Eigentlichen nicht durch eine persönliche Präferenz begründet, vielmehr wurde der Topos des Eigentlichen und Authentischen zur genuinen Qualität des Orts erklärt. Mit dem konkreten Herkunfts-ort hat der in den narrativen Interviews angesprochene recht wenig zu tun, allenfalls teilt er den Namen – und auch das nicht konsequent, insofern die Signifikanten *hier* und *zuhause* recht willkürlich ersetzt wurden durch Markierungen wie *Osteuropa, Süden, Rumänien, Apold*. Recht durchgängig hingegen wird das in den Interviews immer wieder verwendete *Hier* als ein Ort dargestellt, an dem das Leben schlechthin in Ordnung sei. So wird etwa ein intaktes Verhältnis zwischen Mensch und Natur in der Aussage «In Rumänien leben wir mit der Natur ... wir leben ... richtig, verstehst Du?» behauptet; auch Topoi wie Familie und Freundschaften werden wiederholt angesprochen und als positive und authentische Sozialformen dargestellt. Selbst die rumänische Arbeitswelt wird in zwei Interviews als eigentlich intakt dargestellt, wenn ausgesagt wird: «Hier, also ... hier arbeitet man um zu leben, also ... Arbeit ist etwas Natürliches.» Diese Aussage bedarf natürlich enormer Abstraktionen, denn erstens haben die schlechten materiellen Bedingungen am konkreten Herkunfts-ort die Migration im Falle der von mir Befragten überhaupt erst nötig gemacht, und zweitens ist es auch dann, wenn sich die Befragten für einige Wochen im Jahr dorthin begeben, ein recht beschwerlicher und arbeitsamer Alltag, der sie dort erwartet. Was den Befragten hingegen erwähnenswert erscheint, sind letztlich nicht die konkreten Bedingungen am Herkunfts-ort, sondern wichtig ist, wie sie selbst dort ideell vorkommen. Stets verweisen die Befragten darauf, dass ihnen als Person der – zumeist konkret unbestimmte – Herkunfts-ort vollkommen entspreche. In einem Interview werden fast paradiesische

Zustände heraufbeschworen, in denen sämtliche Bedürfnisse befriedigt würden und der Mensch widerspruchslos beheimatet sein könne; doch auch ohne diese Übertreibung findet sich die Aussage, dass das *Hier* der Ort sei, an dem man selbst zur Geltung käme, in verschiedenen Ausprägungen in allen Interviews.

Im Prinzip verstärkt dieses narrative Muster der Beheimatung das in den Netzwerken ersichtliche Paradoxon zunächst: Entgegen aller Alltagswelten, entgegen auch faktischer Einbindungen, die den Herkunfts-ort längst mit dem Ankunfts-ort über Netzwerke verbunden haben, und nicht zuletzt entgegen aller faktischen Ausprägungen des imaginären *Hier* werden im Interview Positionierungen konstruiert, die der empirischen Grundlage entbehren. Aufschlussreich ist jedoch, dass die Narrative der Beheimatung stets über einen Vergleich vorstellig gemacht werden – das imaginäre *Hier* bedarf eines *Dort*, um in seiner Qualität plausibel zu werden. Ganz prinzipiell lässt sich feststellen, dass, je negativer die Erfahrungen der Interviewten am Ankunfts-ort waren, sie umso vehemente auf der positiven Qualität der als eigentlich deklarierten Lebenswelt am Herkunfts-ort beharrten. Auch inhaltlich bekommen die Aussagen der Befragten eine Plausibilität, wenn berücksichtigt wird, dass sie sich auf ganz konkrete Erfahrungen am Ankunfts-ort beziehen. Tatsächlich geraten je nach Erfahrung dann auch unterschiedliche Topoi ins Zentrum der Narrative: Die Interviewte Adina etwa berief sich wiederholt darauf, dass es in Deutschland unmöglich sei, Freundschaften zu schliessen, wohingegen in Rumänien insbesondere bei Freundschaften zwischen Frauen Topoi wie Eifersucht und Neid keine Rolle spielen. Zugrunde liegt dieser Aussage ihre wiederholte Erfahrung, dass sie als «eine, die bloss in Deutschland heiraten will», betrachtet und als Konkurrentin eingeordnet wird. Die geteilte Imaginationsleistung, die alle Befragten vornehmen, verdankt sich, so das Fazit der Auswertung einzelner Aussagen, den konkreten Lebensumständen und Erfahrungen am Ankunfts-ort.

Resümee

An dieser Stelle soll der Versuch einer Synthese unternommen werden: In welchem Verhältnis stehen die unterschiedlichen theoretischen Konzeptionen der transnationalen Lebenswelt zu den empirischen Ergebnissen? Die Ergebnisse der Netzwerkanalysen lassen den Schluss zu, dass die Annahme, die Pendelmigration konstituiere transnationale Räume, in welche Migranten mittels Netzwerken und spezifischer Technologien eingebunden seien und welche sie über ebendiese Netzwerke fortwährend reproduzierten, sich in der Fallstudie verifizieren lässt. Von einer transnationalen Vergesellschaftung zu sprechen ginge hier sicher zu weit, doch die Ausprägung spezifischer Institutionen, die eine fortwährende Dynamik der Netzwerkbeziehungen bedingen und so immer mehr Personen in den transna-

tionalen Raum einbinden, indizieren zumindest transnationale Vergesellschaftungsprozesse. Auch der Topos der delokalisierten bzw. deterritorialen Einbindung hat im vorliegenden Fall eine Gültigkeit, insofern die Gesamtnetzwerke der Befragten sich tatsächlich nicht unilokal gestalten und die abstrakte Sicht auf die durch die Migration entstandenen und entstehenden Einbindungen ein Netz transnationaler Beziehungen offenbart.

Die Annahme, dass diese so konstituierten Räume einen Lebensweltcharakter hätten, insofern sie nicht allein neue Formen der transnationalen Einbindungen über Netzwerke generieren, sondern damit zugleich auch neue Selbstpositionierungen hervorbrächten, lässt sich hingegen am vorliegenden Fall nicht verifizieren. In den Interviews zeigt sich vielmehr ein ganz anderer Charakter der transnationalen Einbindung: Die transnationalen Beziehungen und Institutionen sind für die Befragten Notwendigkeiten, die für die Bewältigung des Migrationsalltags unerlässlich sind. Mit konkreter Bezugnahme auf die drei partiell unterschiedlichen theoretischen Konzeptionen lässt sich festhalten: Die Selbstpositionierung erfolgt nicht in Anknüpfung an diese Notwendigkeiten, sondern in dezidierter *Abgrenzung* von ihnen. Die von Pries fokussierten Institutionen etwa bekommen in den Interviews einen anderen Inhalt als den der transnationalen Gemeinschaftsstiftung, wenn sie von den Befragten im Abgleich mit einem imaginären *Hier* als genaues Gegenteil von Gemeinschaft charakterisiert werden. Auch das kosmopolitische Subjekt, welches Vertovec verfolgt, lässt sich in den Interviews mitnichten ausfindig machen. Im Gegenteil, die Befragten beharren auf einer prinzipiellen und qualitativen Differenz zwischen den Orten sowie auf einer Positionierung an nur einem Ort. Appadurais Annahme, dass in Ethnoscapes Positionierungen produziert werden, die von der makrostrukturellen Lebenswelt unterschiedene Ausprägungen haben, lässt sich stärker mit den Ergebnissen der Interviews in Einklang bringen. Insbesondere der Topos des Imaginären, den Appadurai fokussiert, findet sich als Verfahrensweise in den Aussagen der Befragten. Doch auch hier gilt, dass es nicht die deterritorialen Einbindungen sind, welche den Inhalt des Imaginären bestimmen, sondern die konkreten negativen Erfahrungen im Migrationsalltag.

Für die von mir befragten Personen erwiesen sich letztlich, so kann hier resümiert werden, nicht die empirisch erhebbaren transnationalen Einbindungen, sondern die Lebensbedingungen am Ankunfts-ort als ausschlaggebend für die Selbstpositionierung in einem Raum, der zwar nicht als konkret lokalisierbar, aber auch nicht als ein «zwischen» oder «sowohl als auch» charakterisiert werden kann. Vielmehr erscheint der in den Interviews beschriebene Raum als eine Imagination, mittels derer der Lebensalltag ideell bewältigt wird. Deshalb stellt sich die Frage, ob nicht ebendiese konkreten Lebensbedingungen Eingang in eine transnationale Theoriebildung, die den Anspruch der Erfassung neuer Lebenswelten hat, erfahren sollten.

